
GREG
EGAN
Cérès et Vesta
UNE
HEURE
LUMIÈRE
Le Bélial'

Greg Egan

Cérès et Vesta



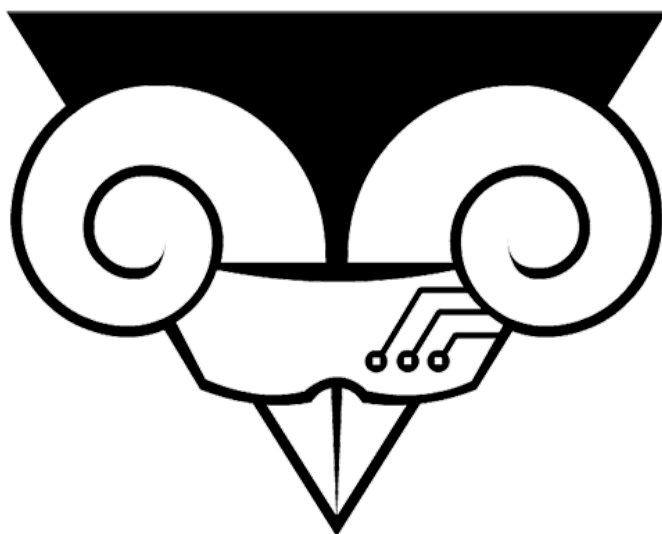
Le Bélial’ vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.

Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez

soutenir l'auteur et les éditions du Bélial', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme e.belial.fr ou chez votre libraire numérique préféré.

Certaines plateformes de vente de livres numériques ajoutent systématiquement des DRM à nos livres contre notre avis. Si vous avez acheté ce livre avec DRM, il est inutile de nous contacter car nous ne pourrons pas vous aider, mais la loi vous permet d'en obtenir le remboursement sous sept jours.



e-Bélial'

Titre original :The Four Thousand, The Eight Hundred

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Erwann Perchoc
sous l'œil bienveillant de Quarante-Deux

ISBN : 978-2-84344-782-2

Parution : février 2017
Version : 1.1 – 03/02/2016

1.

Depuis son cocon, Camille plongea le regard dans la noirceur ponctuée d'étoiles, attendant que la terreur la submerge. Elle s'accorda un instant de paix. Chaque minute qu'elle passait éveillée gaspillait ses ressources et augmentait le risque qu'on repère sa signature thermique, mais elle n'osait se résoudre à entrer en hibernation sans l'assurance d'être suffisamment en sécurité pour survivre à une collision au moins. Si elle se détachait dès le tout premier impact – encore éveillée, toujours en vue de Vesta –, elle avait une chance de pouvoir regagner l'astéroïde. Au-delà, ce serait fatal.

Le cocon n'était que quelques centimètres plus grand que sa combinaison, et ses épaisses parois en acrylique ne lui laissaient qu'une vision terne et déformée malgré la transparence impeccable de sa visière. Des entraves élastiques l'empêchaient de s'agiter dans son cercueil de plastique, mais puisque celui-ci était collé en plein milieu du pôle de rotation de ce cube de basalte de dix mètres de côté – il tournait si lentement que l'esprit de Camille vagabondait chaque fois qu'elle tentait de suivre le mouvement des étoiles –, la moindre agitation de sa part l'emportait sur toute force centrifuge éventuelle. Elle avait cessé de réagir à chaque furieuse démangeaison, mais elle craignait de laisser ses jambes trop immobiles, redoutant une crampe tenace impossible à soulager dans le peu d'espace dont elle disposait.

Camille tourna la tête à gauche et força son corps vers la droite, contre le harnais, jusqu'à distinguer une partie de Vesta sous elle, un croissant de guingois presque coupé en deux par l'horizon du bloc de roche. *Combien de ses amis mourraient avant qu'elle ne revoie ce monde ?* Elle étira les lèvres et souffla vers son visage pour en déloger les larmes.

Son cou se faisait douloureux, aussi inclina-t-elle la tête dans l'autre sens afin de reposer ses muscles. À sa droite, la silhouette d'un collecteur solaire creusait une ellipse noire dans les étoiles. Camille aperçut un éclat sur l'arrière-plan obscur, probablement le

soleil se reflétant sur un autre bloc de cargaison, mais elle ne pouvait déterminer s'il s'agissait d'une importation ou d'une exportation : les mêmes gaines de polymère blanc recouvraient les roches de Vesta et la glace de Cérès. Chacun de ces deux mondes avait trop de l'un et pas assez de l'autre ; depuis des générations, ils procédaient à des échanges, tonne pour tonne, transformant leurs rebuts respectifs en richesses. Mais voilà que Camille gâchait la symétrie, faisant du stop sur la rivière de pierres, un export que personne n'avait commandé ni autorisé.

Un vertige s'empara d'elle avant de bientôt disparaître, lui laissant l'estomac crispé et les oreilles bourdonnantes. Elle tourna de nouveau les yeux vers Vesta, vit son monde d'origine dériver sereinement le long du rebord du bloc. La collision redoutée était passée, amortie par le rebond des gaines, si bien que ce choc de deux masses n'avait pas transmis à son corps une secousse plus forte qu'un service brutal au squash. Or, si l'impact avait paru doux, la roche qu'elle chevauchait n'en avait pas moins heurté un bloc de glace tout aussi massif et, telles des billes dans un pendule de Newton cosmique, les deux cubes n'avaient pas eu d'autre choix que d'échanger leur état de mouvement : la glace prenait maintenant la place du roc sur l'orbite de garage tandis que Camille, très lentement, se mettait en route vers Cérès.

Elle réprima un sanglot de soulagement. Les prochaines collisions viendraient de rochers auxiliaires portés par l'élan depuis la rivière de glace qui allait en s'éloignant ; les effets ne devraient pas être plus violents. L'ouvrage de Gustave avait passé le test.

Chaque nouvelle respiration tenait du luxe désormais. Camille s'adressa au contrôle du cocon et lui ordonna de commencer son travail.

La jeune femme se détendit et laissa le harnais dégager ses membres du mur supérieur, qui, s'opacifiant brusquement, la plongea dans les ténèbres. Le vide entre sa combinaison et cette carapace permettrait à sa surface extérieure de se refroidir bien en-deçà de sa température d'hibernation, tandis que le roc situé derrière elle était suffisamment massif pour absorber la chaleur résiduelle de son corps et n'en rien révéler.

Quand le robinet veineux au niveau de son coude s'ouvrit, l'écoulement fut presque imperceptible. Le choc survint après, quand le même fluide lui fut rendu, refroidi. Cinq degrés

centigrades, ça ne paraissait pas si méchant quand elle avait installé la pompe. Sans cristaux de glace pour détruire la paroi de ses cellules, le cocktail médicamenteux n'avait même pas besoin d'antigel. Mais sa chair frissonnante ne comprenait pas les avantages et les inconvénients en matière biomédicale : Camille avait simplement l'impression d'avoir reçu une blessure si aiguë et si profonde qu'elle abolissait toute distinction entre ses entrailles et le monde au-delà, permettant aux flots glacés de l'engloutir de l'intérieur.

« Prends soin de toi », murmura-t-elle. Les mots que lui avait adressés sa mère, et qu'elle-même lui avait retournés. Camille les répéta jusqu'à ce que ses lèvres s'engourdissent. Cinq ans plus tôt, elle avait soigné un jeune surfeur dont la combi s'était déchirée tout le long d'un bras, laissant les roches de la surface de Vesta toucher sa peau nue et le froid nécroser sa chair. Et voilà que Camille était à son tour épinglée à un puits thermique plus que suffisant pour aspirer de sa personne toute trace de chaleur vive et ne laisser d'elle qu'une poche de sorbet violet-noir. Elle avait personnellement vérifié la pompe et les médicaments, mais peu importait ce qui coulait dans ses veines si le thermostat du cocon fonctionnait mal et amenait sa passagère à température ambiante.

Gustave avait promis qu'elle se sentirait euphorique tandis que sa conscience s'échapperait, mais il était prêt à dire n'importe quoi pour l'empêcher de reculer. Ce qui émoussa sa panique, ce fut l'engourdissement de ses sens et l'absence de signaux corporels, similaires à un endormissement ordinaire.

Alors que l'obscurité grandissait derrière ses yeux, Camille considéra les choses avec recul et se représenta le voyage à venir : sa lente spirale en direction de Cérès, la centaine de petits à-coups, les mille jours s'écoulant en silence. Sa peur avait disparu ; elle ne ressentait que regret et honte. Sa fuite était un fait accompli mais la lutte continuerait sans elle.

2.

« Détection d'un surfeur, déclara l'Assistant d'Anna.

– Montre-le-moi. » Anna accepta le calque et observa l'image infrarouge de la gaine de la cargaison. La tache teintée de vert se démarquait nettement du carré bleu, mais la légende attribuant des nombres aux nuances montrait que la différence de température entre les deux n'était que d'une fraction de degré.

« Combien de temps pour le récupérer ?

– Nous devrions être à même de détacher la structure contenant le système de survie et de l'amener à un sas d'ici quarante-cinq minutes. J'ai prévenu l'équipe médicale. »

Anna bascula sur la vue d'une carte de contrôle du trafic portuaire. Le remorqueur ayant pris l'image du surfeur transportait maintenant le cube de basalte vers une orbite alimentée qui le conduirait à quelques centaines de mètres de la surface. Deux robots d'extraction spécialisés patientaient déjà derrière le sas le plus proche, prêts à s'élever et à accomplir leur travail. Les contrôles automatiques du remorqueur s'avéraient généralement fiables, mais Anna eut la chair de poule à l'idée de ce qui se serait passé si le surfeur était demeuré inaperçu. À l'approche de leur destination, les capsules étaient supposées activer une balise radio et commencer à se réchauffer pour atteindre une température supportable pour un être humain, mais avant que l'on comprenne que ce système dysfonctionnait parfois, trois surfeurs avaient été écrasés par des machines conçues pour manipuler des cargaisons bien plus solides.

Anna s'agita un moment dans son hamac puis s'en dégagea, sa décision prise. « Je vais au sas, à la rencontre de l'équipe médicale », annonça-t-elle à son Assistant avant de descendre le couloir, se propulsant le long de la corde jusqu'à acquérir assez de vitesse pour pouvoir planer. Selon le protocole, sa présence n'était pas requise, mais cette récupération était de sa responsabilité et l'idée de se prélasser dans son bureau alors qu'une vie humaine

était en jeu l'insupportait.

Elle filait le long de la pierre grise – rien que de la roche vestienne. Des gens traînaient dans le couloir en bavardant ; leur visage se fermait quand ils la voyaient se hâter de manière aussi inconvenante. Elle saisit la corde pour rectifier sa dérive vers le bas et reprit de la vitesse. « Comment se déroule l'extraction ? demanda-t-elle à son Assistant.

– Les robots sont sur place, mais vérifient toujours la structure.

– Et l'équipe médicale ?

– Elle devrait atteindre le sas dans dix minutes. »

Quand Anna arriva, l'équipe installait son matériel. Son Assistant fit les présentations, mettant des noms sur les trois visages ; Anna se contenta d'un signe de tête.

« Votre premier surfeur ? » demanda Pyotr, quelque peu amusé que la directrice du port ait décidé de les rejoindre, lui et ses collègues.

« Oui. » Anna estima ne pas lui devoir d'explication, mais elle voulait clarifier les choses : elle était là pour apprendre, pas pour gêner. « Six jours que j'ai pris mes fonctions : il y a encore beaucoup de premières fois.

– C'est la routine, maintenant, assura Pyotr. Tant qu'on repère les capsules… Les boules de glace ont tendance à mieux s'en sortir que les gigoteurs. » Anna n'avait jamais entendu ces termes auparavant, mais résista à l'envie d'émettre un commentaire. « Je n'arrête pas de dire aux gens de faire passer le mot à Vesta, ajouta Pyotr avec une pointe de frustration. Le processus est mille fois plus sûr dans un lit d'hôpital que dans l'espace profond. Ils devraient juste activer la balise et nous laisser le reste.

– C'est une entreprise de longue haleine », répondit Anna. Même si ce conseil était pris en compte, il faudrait des années avant qu'il agisse sur l'état des nouvelles arrivées. Sans parler de la confiance des surfeurs dans les secours que l'idée sous-tendait, pour ainsi renoncer à leur dernière trace d'autonomie au moment de se lancer dans le voyage.

Les robots commencèrent à détacher la capsule. Anna observa les calques, partageant la vision des machines pendant que l'une d'elles découpait le revêtement de la cargaison et que l'autre saisissait le

cylindre opaque. Des images artificielles fleurirent par-dessus les visuels multispectraux habituels tandis que les échos ultrasoniques cartographiaient les tensions des parois de la capsule et qu'une tomographie IRM révélait la combinaison pressurisée intacte et la silhouette à l'intérieur. Anna ne prêta guère d'attention à la majeure partie du jargon technique, mais les synthèses décrivant les protéines sanguines, destinées au profane, montraient que le surfeur n'avait subi aucun problème dans le système de survie ni rien qui ait menacé sa santé.

Le robot tenant la capsule s'éleva au-dessus du bloc de roche, continuant à travailler au fil de son déplacement. Une balafre rouge vif grandit le long du cylindre, signature thermique d'un laser découpant la paroi. Le temps qu'Anna entende le faible bruit sourd à l'arrivée de la machine au-dessus d'elle, puis le bourdonnement de la mise en route du sas externe, le tracé d'un rectangle d'ouverture était déjà pratiquement achevé.

Le robot déposa doucement la capsule dans le sas et se retira. Anna ferma les calques, balaya du regard le vestibule pendant que Pyotr, Alex et Elena se rassemblaient devant la porte interne. L'air s'inséra en un soupir, une très longue expiration, dans le vide du sas.

La porte coulissa, Alex pénétra dans le sas et entreprit d'en sortir la capsule, la prenant dans ses bras par-derrière. Accroché au sol par ses semelles adhérentes, il tint le module immobile tandis que Pyotr tranchait les derniers centimètres maintenant en place le volet de plastique blanc, qu'il souleva à l'aide d'une ventouse. Anna attrapa une corde et se hissa pour avoir un meilleur point de vue.

Elena attachait une sonde à l'extérieur de la combinaison du surfeur. Au bout d'une minute, elle effectua une évaluation puis commença à déverrouiller les boulons qui fixaient le casque.

Entre les trois silhouettes affairées, Anna discerna le visage d'un jeune homme. Ses yeux clos semblaient collés ; il n'y avait pas de suintement visible, mais les paupières demeuraient plissées d'une manière qui n'aurait pas persisté si elles avaient été libres de se lisser d'elles-mêmes. Les joues creuses de l'homme arboraient une barbe de trois jours incongrue au regard de la longue toison qu'aurait autorisée un tel voyage. Les médicaments et le froid avaient ralenti son métabolisme au point où un simple recycleur intraveineux couplé à une pile à combustible et un kilo de

ressources supplémentaires avaient suffi à le maintenir en vie pendant trois ans – mais s'il n'avait pas respiré une seule fois pendant toute cette période, le temps ne s'était toutefois pas arrêté complètement pour lui.

Son propre voyeurisme mit Anna mal à l'aise ; elle se laissa tomber au sol et détourna le regard. Au bout de quelques minutes, l'équipe finit d'extraire le voyageur de sa capsule et le déposa sur la civière technique qu'ils avaient apportée. Il était toujours dans sa combinaison, mais on en avait coupé l'une des manches. Elena relia un nouveau tube au port situé au coude de son patient. Dans la civière, une pompe commença à ronronner.

Pyotr s'approcha d'Anna. « Tout semble OK. Le dosimètre montre qu'il est resté bien protégé, et il n'y a aucun signe de caillot ou d'ischémie. On va malgré tout l'amener à l'hôpital et lui faire un bilan complet.

– Combien de temps avant son réveil ?

– Quelques jours. C'est plus sûr de procéder lentement.

– D'accord. » Elle serra la main de son interlocuteur. « Merci.

– Je vous en prie, madame la directrice », dit Pyotr avec un sourire.

Anna salua d'un geste le reste de l'équipe, puis se détourna et les laissa à leur tâche. Peut-être avait-elle mérité la douce moquerie de Pyotr : sa présence n'avait aidé en rien. Reste qu'en attendant le jour où le port serait entièrement géré par les machines, elle demeurait l'élément humain du circuit, ne serait-ce que pour la forme. Ce privilège lui coûtait un tiers de ses revenus ; si elle ne prenait pas ce boulot au sérieux, autant s'abstenir.

3.

« Parasite », murmura quelqu'un. Pas tout haut, mais assez près de l'oreille de Camille pour ne laisser aucun doute sur le fait que l'insulte lui était destinée.

Son regard fit le tour de la multitude d'étudiants se pressant pour sortir de l'amphithéâtre. Un homme, devant elle, dans la foule, tourna la tête et croisa son regard avec dédain avant de se retourner à nouveau.

« De quoi tu m'as traitée ? » demanda-t-elle, élevant la voix pour être entendue par-dessus le brouhaha, mais pas suffisamment fort pour causer un scandale. L'individu ne répondit rien et, un instant plus tard, se propulsa hors de vue.

Olivier toucha le coude de Camille. « Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Tu as entendu ce qu'il a dit ?

– Non. »

Camille répéta l'insulte. Le seul fait de la prononcer la mettait mal à l'aise.

Olivier eut une grimace de mépris. « Laisse tomber.

– C'est l'expression de Denison. Et les gens commencent à l'utiliser.

– Denison est un fêlé. Personne ne le prend au sérieux.

– Sauf ceux qui le font. » Camille se sentit soudain gagnée par le froid. « Je n'ai jamais parlé à ce type de toute ma vie ! Comment sait-il qui étaient mes arrière-arrière-grands-parents ? »

Olivier demeura silencieux.

« Comment ? » le pressa Camille. S'il n'en savait rien, il l'aurait dit d'emblée.

« Allons chercher à manger », suggéra-t-il.

Dans la cafétéria, Olivier lui montra l'augment, plaçant la description dans un calque partagé. « Ça estime le degré de parenté de quelqu'un avec chacun des fondateurs, en se basant sur les

indicateurs faciaux. Mais ça existe depuis des années ; rien à voir avec Denison. »

Camille fit défiler les extensions disponibles. « Sauf que maintenant, tu peux configurer ce truc pour étiqueter n'importe quelle personne à portée de vue ayant plus de cinquante pour cent d'ancêtres appartenant au syndicat Sivadier. »

Olivier écarta les mains. « Oui. Et il y a des augments qui marquent n'importe qui d'après les critères esthétiques de l'utilisateur – des fois qu'un potentiel objet de désir s'échappe lors d'un moment d'inattention… Si tu juges tout Vesta d'après les augments les plus ignobles du marché, autant t'ouvrir les veines tout de suite. »

Camille restait dubitative. « Tu as lu *La Nouvelle Dispense* ?

– Juste parcouru, avoua Olivier. C'était à ce point stupide que j'ai épuisé mon quota de patience avant la moitié… »

Des diatribes aussi grotesques, Camille en avait vu beaucoup ; toutes avaient connu leur heure de gloire avant de retomber dans l'oubli. Sauf qu'en six mois, le manifeste de Denison avait suivi un chemin bien différent de la plupart des pamphlets viraux. Lors de la colonisation de Vesta, les fondateurs s'étaient mis d'accord sur un partage égal des richesses produites entre tous leurs descendants. Or, tandis que l'essentiel des syndicats contribuait à l'effort collectif de manière concrète (les vaisseaux transportant les colons, les robots ayant creusé les premiers habitats et les mines), les Sivadier avaient apporté expertise et propriété intellectuelle. Les autres fondateurs semblaient en avoir reconnu la valeur, suffisamment pour considérer ces collègues sur un pied d'égalité, mais dans l'histoire revue et corrigée par Denison, ce partenariat reposait sur une forme d'extorsion. Qu'y avait-il d'équitable dans le fait qu'Isabelle Sivadier et ses copains aient obtenu leur part du gâteau sans rien de plus qu'une mainmise mercantile sur certaines techniques de forage quand tous les autres s'étaient acquittés de leur écot en plaçant quelques tonnes en orbite ?

« Tu te souviens de la dernière ligne ? » demanda-t-elle.

Olivier secoua la tête.

« “Il est temps que les Sivadier paient leur dette. Avec les intérêts.”

– Et il compte faire ça… comment ? » Olivier arbora son air

bravache le plus convaincant. « Hé, Denison ! Toi et quelle armée ?

– Toi et quels comptables », le corrigea Camille.

Il rit. « Ouais. » Puis il se pencha au-dessus de la table pour l'embrasser.

La table se plaignit en vibrant jusqu'à ce qu'Olivier retire ses coudes et que la trappe de service puisse s'ouvrir ; leurs plats montèrent, fumants et parfumés. Alors que Camille rapprochait son assiette, elle pensa : *Personne ne déchirera le contrat qui a défini ce monde pendant plus d'un siècle. Et personne ne m'ôtera le pain de la bouche sous prétexte que j'appartiens à la mauvaise famille.*

4.

En chemin vers l'hôpital, Anna insista pour faire un détour par le marché aux fruits.

« Tu penses qu'ils ne le nourrissent pas correctement ? plaisanta Chloé.

– C'est pour le geste », répondit Anna en fouillant dans une pile de prunes. Son Assistant commença à estimer chaque fruit en fonction de sa richesse nutritionnelle, mais elle refusa les données d'un geste. Ce qui importait, c'était la forme et la couleur, des qualités qu'elle pouvait juger par elle-même.

« Il n'est pas vraiment malade », fit remarquer Chloé, comme si cela changeait quelque chose à la pertinence du cadeau. « Chaque surfeur passe par les mêmes phases. C'est une transition normale.

– Je vois. Donc, trois ans sous perfusion au lieu de boire, manger, respirer, c'est rien du tout : un truc aussi naturel que la puberté ou la ménopause.

– Les Vestiens appellent ces capsules de survie des "cocons", insista Chloé. Ils doivent donc percevoir ce procédé comme une sorte de métamorphose.

– Tu m'as apporté des fleurs quand j'ai eu Sasha. J'étais malade ?

– Non. »

Anna opta pour deux prunes, deux pommes et deux mandarines – trop, sans doute, mais offrir moins aurait paru mesquin. « Paye ça », ordonna-t-elle à son Assistant. Elle fourra les fruits dans son sac à dos avant de s'éloigner de l'étal d'un bond, manquant presque, dans sa hâte, la corde de guidage qu'elle visait. Chloé la rattrapa, cabriolant élégamment en l'air avant de saisir une poignée non loin.

Comme elles entraient dans l'hôpital, Anna fut prise d'un doute. Son Assistant n'avait eu aucun problème pour réserver la visite, le surfeur lui-même et les médecins à son chevet lui avaient de fait donné leur accord, mais si elle dérangeait malgré tout ? La plupart des nouveaux arrivants disposaient de quantité de contacts auprès

de la communauté vestienne émigrée, et il y avait des travailleurs sociaux professionnels pour faciliter l'insertion dans la société cérésienne des rares individus qui en étaient dépourvus. Pourquoi cet homme voudrait-il recevoir quelque bureaucrate se pointant sans raison, qui plus est chargé de suffisamment de fibres végétales pour faire un nouveau trou dans son côlon atrophié ?

Le couloir les mena jusque dans la salle d'hôpital. La plus grande partie des lits disposaient de rideaux d'intimité, mais les deux femmes n'eurent pas à aller loin pour savoir où on les attendait.

« Anna ? » Adossé à une pile d'oreillers, le surfeur arborait un large sourire. L'Assistant d'Anna afficha un nom, « Olivier Druillet », mais une icône à proximité lui indiqua qu'une anomalie avait empêché le tagage dans l'autre sens.

« C'est bien moi », répondit l'intéressée en français, priant pour ne pas paraître condescendante. L'échec du système destiné à gérer les mondanités la troubla un court instant, puis elle reprit ses esprits avant de présenter Chloé. Ayant basculé ses semelles gecko en mode « adhérence », elle s'approcha du lit en marchant, prête à tendre la main ; Olivier se pencha en avant et l'embrassa.

« Merci d'être venues », dit-il, acceptant son choix de langue.

« Tout le plaisir est pour moi », répondit la nouvelle venue sous le regard de Chloé, souriante, mais qui restait en retrait. « Comment vous sentez-vous ?

– Encore un peu groggy… Ils m'ont dit que c'était normal. » L'homme était d'une maigreur affligeante, mais son extraction de la capsule ne remontait qu'à cinq jours.

Anna hésita, sortit enfin les fruits de son sac à dos. L'autre la remercia et les glissa dans un filet à côté de son lit.

« Vous avez des amis sur Cérès ? demanda Chloé.

– Bien sûr. Ils étaient ici ce matin. » Le surfeur souriait toujours, mais la joie s'effaça. « Ils m'ont remis à la page. »

Anna s'abstint de tout commentaire. Depuis longtemps, les nouvelles en provenance de Vesta n'étaient pas bonnes, et rattraper trois ans d'un seul coup faisait sans doute un peu beaucoup.

« Donc, vous êtes la directrice du port ? demanda-t-il.

– Absolument.

– C'est vous alors qui m'avez autorisé sur Cérès. »

Anna se mit à rire. « Officiellement, je suppose, oui. Mais je n'ai guère de mérite. Je n'aurais pas conservé ce poste bien longtemps si je vous avais accroché sur le prochain bloc de glace en partance. »

Olivier se tourna vers Chloé. « Puis-je vous demander ce que vous faites ?

– Rien que je n'aie à payer.

– Ça se comprend…

– Combien de temps vont-ils vous garder ? demanda Anna.

– Encore quelques jours.

– Vous avez un endroit où aller ? »

L'homme acquiesça. « Chez un ami.

– La liste d'attente pour un logement individuel n'est pas trop longue en ce moment, lui assura Anna. D'ici quelques mois, vous aurez votre chez-vous.

– Merci. » Il semblait mal à l'aise, comme si cette perspective avait quelque chose d'embarrassant. Anna avait entendu dire que sur Vesta, les « Sivadier » se voyaient refuser l'accès à de nouveaux logements depuis des années. Elle songea à faire une plaisanterie sur le fait que les matériaux de construction de son futur habitat proviendraient pour beaucoup de son monde d'origine, mais la crainte de paraître trop désinvolte la fit reculer.

« C'est comme ça que les choses fonctionnent ici, intervint Chloé. Ce n'est pas un cadeau, juste notre politique générale.

– En ce cas, je vous remercie pour votre politique générale, répondit Olivier.

– Nous devrions vous laisser vous reposer, déclara Anna. Je ne pense pas que vos coms soient encore au point, mais n'hésitez pas à passer me voir s'il vous faut quoi que ce soit. »

Olivier tendit la main. « C'était un plaisir de faire votre connaissance à toutes les deux. »

5.

« C'est une erreur. » Camille avait les yeux rivés aux mots affichés sur le calque devant elle, se demandant s'il s'agissait d'un canular. Sauf que le message avait été signé avec la clé privée de Léon, et si cette dernière avait été piratée, l'intéressé n'aurait pas manqué de déclencher un scandale public considérable.

Elle se tourna vers sa mère. « Personne ne va voter pour ça, peu importe l'auteur de cette proposition.

– Certaines personnes pensent que ça va apaiser les choses. Surtout au vu du signataire… »

Camille sentit la rage lui empourprer les joues. « Donc, en situation d'extorsion, l'idée géniale c'est… *la conciliation* ?

– Un prélèvement de dix pour cent. Ça représente quoi ? » Sa mère fit un geste englobant les biens matériels autour d'elles : l'armoire et sa vaisselle, les casseroles, le garde-manger. « Cela ne va pas vraiment nous plonger dans la pauvreté.

– Mais après ? Ils vont imposer nos boulots de dix pour cent supplémentaires ? Ou nous confiner dans dix pour cent de la ville ?

– Personne ne va laisser ta formation se transformer en gâchis. »

La jeune femme eut un reniflement de mépris. « Que je puisse travailler ou pas n'a aucune importance. C'est par rapport à la manière dont nous sommes traités. » Ce « nous » dont elle n'avait jamais voulu. Et la dernière personne pour qui elle ressentait une once de solidarité, en cet instant, c'était bien Léon Sivadier, quel que soit leur ridicule lien de cousinage. La raison pour laquelle il n'y avait pas de terme pour des parents aussi éloignés était que les gens sains d'esprit n'avaient aucun besoin de les distinguer de n'importe qui d'autre.

« On commence à rembourser la dette et ça y est, tout ça est terminé. » Sa mère tripotait les manches de sa blouse. « Que peut-on demander de plus ?

– Il n'y a pas de *dette* qui tienne, répliqua Camille. Si Denison te

disait que le père Noël était un Sivadier et qu'il te faisait suivre la facture pour sa prothèse de hanche en 1829, tu paierais ça aussi ? »

La mère riva son regard à celui de sa fille. « Je ne me sens plus en sûreté. Au marché, les gens m'insultent frontalement. Partout où je vais, je dois surveiller par-dessus mon épaule. J'en ai assez. Je veux juste que l'affaire soit réglée.

– Si quelqu'un t'agressait bel et bien, sais-tu combien de flux ils devraient bloquer, combien de registres ils devraient effacer pour qu'on n'en sache rien ? Et quel genre de personne *voudrait* même lever la main sur toi, du fait d'un quelconque conflit commercial historico-révisionniste ?

– Le genre qui estime ne pas obtenir satisfaction par les procédures commerciales ordinaires.

– Les arbitres ont dit qu'il n'y avait pas matière à poursuites. » Les mâchoires de Camille se serraient de frustration. « Y est-on pour quelque chose ? Il n'y a pas un seul "Sivadier" parmi eux, et ils ont malgré tout débouté tous les plaignants.

– Ils sont dix fois plus nombreux que nous. Si la majorité pense être victime d'une injustice, peu importe ce que disent les arbitres.

– La majorité n'y croit pas. » Tous les amis de Camille avaient exprimé leur dégoût envers le Mouvement de la Nouvelle Dispense. Elle n'allait pas se laisser intimider par une poignée de lâches qui lançaient des insultes dès que leurs augments repéraient une cible facile.

« Dans ce cas, dit sa mère, *ta* majorité votera contre cette proposition, et peut-être que ça suffira à alléger l'atmosphère.

– Hmm… » Il était possible que ce soit ce que Léon espérait. Camille révisa sa position. La tenue même de ce vote équivalait déjà à une approbation humiliante des calomnies de Denison, mais en mettant l'affaire dans les mains des Vestiens ordinaires, ils avaient une chance de montrer que le MND se résumait à quelques extrémistes dépourvus de soutien réel : un petit groupe friand de procédures vexatoires mû par l'unique conviction que tout leur était dû.

« Je ne peux pas empêcher ce vote, reconnut Camille, mais si tu votes oui, je vais devoir te renier. » La fin de sa phrase était censée être une blague, mais elle ne sonna pas tout à fait comme elle l'espérait.

« Mon vote ne te regarde pas, répliqua sa mère.

– Pense quand même à ce que cela signifierait ! Est-ce que tu veux que les gens commencent à choisir *avec qui faire des enfants* histoire de leur épargner la taxe Sivadier ? »

Sa mère secoua la tête avec dédain. « Tout ce que je veux, c'est que tu sois en sécurité. »

Camille s'inscrivit sur la liste des gens désireux de s'exprimer lors d'un des débats sur la proposition de loi, mais elle n'atteignit même pas les audiences publiques. Elle regarda la première séance dans l'appartement d'Olivier ; assis sur le canapé, ils partagèrent un calque.

« Tout au long de l'histoire humaine, sur Terre, des armées en maraude ont pillé les trésors culturels des nations et se sont emparées des biens de leurs ennemis. Mais tous nous célébrons les rares fois où justice a été faite *in fine*, où ceux qui avaient hérité de ces biens mal acquis ont été contraints de les restituer à leurs propriétaires légitimes ou à payer des dédommagements appropriés. » Sandrine Marquet s'exprimait avec une conviction posée. Pour peu que Camille ait manqué le début de cette intervention et effacé les légendes d'identification, elle aurait certainement abondé dans le sens de cette femme dont les arguments n'étaient que pure sagesse. Personne ne pouvait nier qu'au cours de l'Histoire, toutes sortes d'autorités religieuses ou séculières avaient donné leur bénédiction à d'innombrables vols, annexions et mises en esclavage. Peu importait le nombre de générations écoulées lorsque les pilleurs étaient finalement reconnus comme tels, un principe demeurait infrangible : faire appel aux lois de l'époque ne procurait jamais le moindre alibi moral.

« Si le concept de “propriété intellectuelle” est maintenant une abomination pour nous, argumentait Marquet, il serait ô combien absurde et révoltant d'avancer quelque relativisme culturel excusant la manière dont ce concept a été utilisé par les Sivadier pour s'insérer de force dans le projet vestien. Oui, ils étaient parties prenantes d'un contrat entériné par consentement mutuel. Mais si tout le cadre légal de cette époque était corrompu – favorisant la

vente et l'achat d'idées qui étaient le bien commun de toute l'humanité –, où était la justice en ce temps-là ? »

Au cours de l'entracte qui interrompit l'émission, Olivier se montra optimiste. « La rhétorique est émouvante, d'accord, mais je pense que son imprécision lui nuit. Et ce n'est pas comme s'il n'y avait rien de concret à exhumer de cette époque, s'ils le voulaient bien : des études montrent que la vente, à des prix trop élevés, de tests brevetés de dépistage d'oncogènes a été de fait responsable de certains décès.

– Mais la précision invite à la distinction, rétorqua Camille. Les technologies minières et médicales sont difficiles à mélanger.

– Contrairement aux technologies minières et aux crimes de guerre ?

– Tout le génie est là, affirma Camille. Il n'y a pas de comparaison réelle ; on invite juste les gens à associer les deux. Mais si tu essaies de défaire cette association, tu finis par passer pour quelqu'un d'obtus qui prend tout au pied de la lettre. »

Le porte-parole du Non, David Delille, commença par montrer les documents attestant de son ascendance et prouvant que lui-même ne serait pas soumis à la taxe. Peut-être que cela lui réchauffait le cœur d'annoncer qu'il agissait par pur principe, mais la tentative de lier crédibilité et filiation consternait Camille.

Dans sa réfutation, Delille tenta d'en faire davantage que Marquet. « Je suis d'accord, nous avons dépassé les lamentables défaillances morales de nos ancêtres – raison pour laquelle ce projet de punition collective doit être abandonné. L'Histoire garde aussi en mémoire les réparations injustes que des vainqueurs ont extorquées. Voulons-nous être jugés comme nous les jugeons maintenant : comme des êtres mesquins, vindicatifs, avares et, en fin de compte, autodestructeurs ? »

Camille enfonça son visage dans un coussin pour s'empêcher de crier. Se complaire ainsi à évoquer Nuremberg et Versailles donnait l'impression d'un échange élevé, mais cela laissait bien peu de temps pour discuter de la situation concrète.

Quand cet épisode décourageant se termina enfin, Olivier lui suggéra de poster une réponse ; il savait qu'elle avait pris des notes lorsqu'elle espérait encore participer à l'un des débats.

« Je ne suis pas préparée. Et personne ne regarde ces trucs à

moins qu'on ne les publie tout de suite après.

– Il nous reste une fenêtre de tir. Allez, je vais t'aider. »

Ils mirent quelque chose au point en une demi-heure ; ça n'avait pas l'air trop mal. La première vague était passée, mais l'intérêt pour le débat persistait, et au bout de quelques heures, des gens commencèrent à examiner sa contribution.

« Maintenant, tu es célèbre, plaisanta Olivier lorsque le décompte des vues atteignit un nombre à trois chiffres.

– Célèbre pour avoir déclaré que les brevets sur l'exploitation minière des astéroïdes n'ont pas retardé l'éradication du paludisme. La prochaine fois, je devrais peut-être me pencher sur la corrélation entre la possession d'un chat et les sacrifices humains. » Elle se tourna vers son compagnon. « Dis-moi que tout ça n'est qu'un mauvais rêve.

– Attends qu'on arrive au moment où je me tiens tout nu sur le bord de Rheasilvia.

– Je suis sérieuse.

– Tu penses vraiment que tu rêves ?

– J'ai *vraiment* besoin d'entendre que cette loi ne peut pas passer.

– *Ne peut pas*, c'est un poil extrême, dit-il en grimaçant. Et le bilan de mes prédictions à ce jour laisse à désirer.

– OK… Et on fait quoi si la loi passe ? »

Il prit le coussin des mains de Camille pour y appuyer son menton. « On se file des baffes jusqu'à ce qu'on se réveille. »

Le jour du vote, Camille était de garde aux urgences de la clinique. La soirée commença plus calmement qu'à l'accoutumée, aussi tua-t-elle le temps en réexaminant des dossiers. Elle avait réglé ses augments pour dégager sa vue au moindre signe d'activité autour d'elle, mais les heures s'écoulèrent sans interruption jusqu'à ce qu'elle ferme le calque et se contente de contempler le couloir vide.

Une jeune femme approcha, mains serrées sur son estomac, penchée en avant et grimaçant de douleur. Camille s'avança à sa rencontre, un imageur en main. Elle détestait se dépêcher avec ses

semelles gecko activées, mais elle aurait encore moins aimé faire un bond maladroit et percuter un patient souffrant d'une appendicite aigüe.

« Que s'est-il passé ? »

La femme secoua la tête dans un grognement.

« Quand la douleur a-t-elle commencé ? »

Toujours pas de réponse.

« Vous pouvez retirer vos mains, que je fasse un scan ? »

La femme leva les yeux vers Camille. « Non.

– Pourquoi non ?

– Vous n'avez pas gagné le droit de poser la main sur moi. Je vais dans une autre clinique.

– Pardon ? » Camille s'apprêtait à proposer d'appeler un collègue plus expérimenté, voire le consulter sur-le-champ par téléprésence, quand la patiente récalcitrante mit les choses au clair.

« Tu m'as très bien comprise, *parasite*. » L'inconnue fit demi-tour et sortit en traînant des pieds, mimant toujours un semblant d'inconfort pendant quelques mètres avant de ricaner ouvertement et s'en aller comme si de rien n'était.

Ne pas pester contre les malades lui vomissant dessus avait nécessité chez Camille un entraînement assidu. Cette discipline lui permit de conserver le silence quand elle regagna son poste.

C'est alors que sa garde se mua en noria, le plus dense afflux qu'elle ait connu de l'année. Les gens débarquaient en boitant, en gémissant, en criant. Certains s'appuyaient contre un ami valide, d'autres arrivaient seuls. D'autres encore venaient par groupes, les uns s'inspirant des symptômes des autres, et tous affirmaient avoir été victimes du même lot avarié de stupéfiants.

Camille les prit en charge en toute bonne foi, poussant la mascarade aussi loin que nécessaire. La plupart des mauvais plaisantins atteignaient vite un point, en cours d'examen, où ils se mettaient soudain à la dévisager, faisant mine de détecter son ascendance avant de reculer avec mépris. Plus rares étaient ceux qui persistaient dans leurs simagrées après que Camille avait déterminé que tout allait bien – lorsqu'elle suggérait de demander un second avis, ils refusaient enfin et vidaient les lieux.

Les *flashs mobs*, ces mobilisations éclair à fins de nuisance, constituaient depuis longtemps l'une des armes favorites des adolescents contrariés et incapables de s'exprimer autrement qu'à travers un esprit de meute. Camille ne se sentait pas menacée physiquement : le robot de sécurité juché dans le coin du cabinet de consultation avait déjà prouvé son efficacité quand des patients, réellement dérangés, pour le coup, tentaient de la peloter, voire même de la poignarder ou l'étrangler. Tandis qu'elle conservait son vernis de professionnalisme, une partie d'elle-même se prit à s'imaginer saisissant par les épaules l'un de ces abrutis ricanant pour lui hurler au visage : « C'est quoi ton problème ? Mes ancêtres ont gagné leur vie parce qu'ils étaient plus malins que les tiens. En quoi devrais-je m'excuser d'avoir eu une ascendance plus douée que la tienne ? »

Vingt minutes avant la fin de sa garde, un groupe de quatorze individus se traîna dans la clinique ; des hommes en majorité – très jeunes. Ils babillaient de manière incohérente, grimaçaient, riaient, pleuraient. Camille se concentra sur l'un d'eux, et alors qu'il ne donnait aucune réponse sensée aux questions qu'elle lui posait, elle le conduisit dans la cabine d'examen et tira le rideau.

Tandis que le garçon restait assis dans son harnais, dodelinant de la tête, les yeux roulant sans but dans leurs orbites, ses compagnons entrèrent dans le box les uns après les autres. Camille fit surgir un calque du robot ; au maximum de ses capacités, il pouvait maîtriser quatre individus d'un coup, mais aucun ne faisait preuve d'assez d'agressivité pour justifier l'usage de la force ou d'une sédation chimique.

Camille se tourna pour faire face aux intrus. « Allez-vous en ! dit-elle sèchement. J'essaie d'aider votre ami. »

La femme la plus proche lui retourna un regard vide. Camille tremblait. Personne ne l'avait touchée ni menacée – et une partie d'elle-même essayait d'évaluer la situation, se demandant dans quelle mesure réclamer de l'aide pour gérer ces chiffes molles passerait pour un acte de faiblesse.

Le petit carré lumineux au coin de sa vision se mit à clignoter ; le lien avec le robot était rompu. Elle tenta de l'établir à nouveau, mais tous ses coms avaient cessé de répondre. La clinique possédait une douzaine de caméras de sécurité, mais Camille ignorait si elles fonctionnaient par radio ou fibres optiques.

Derrière elle, l'homme dans le harnais se mit à parler. « J'espère que nous ne causons pas trop de problèmes. Nous faisions la fête et les choses ont un tantinet dérapé. » Il s'exprimait de façon on ne peut plus claire maintenant.

Camille lui fit face. « Si vous n'avez rien, pourquoi ne pas foutre le camp ?

– Avec plaisir… » Il descendit du harnais, se plaçant tout à côté de la jeune femme, ses semelles accrochées au sol. « Vous ne me demandez pas ce que nous fêtions ? »

Camille ne répondit rien. L'homme la dévisagea quelques instants, sourit avant de conduire ses compagnons hors du box.

Camille attendit leur départ pour tester sa liaison ; ça fonctionnait à nouveau. Elle ouvrit un flux d'actualité et consulta les résultats. Le vote était fini : l'impôt sur les Sivadier avait été accepté par une majorité de cinquante-deux pour cent.

Elle fila aux toilettes et s'assit dans la cabine ; son seul moyen d'échapper elle-même aux caméras. Puis elle enfouit son visage dans ses bras et pleura de rage.

6.

« Votre amie n'a pas pu se libérer ? demanda Olivier.

– Ce n'est pas trop son truc. » Chloé n'avait offert ni prétexte ni excuse, et Anna n'avait pas envie d'en inventer.

Olivier la fit entrer dans l'appartement surpeuplé. Une musique lancinante aux rythmes étranges était diffusée à faible volume, presque noyée sous les voix des invités ; une odeur d'épice entêtante émanait de la cuisine. Tandis que son hôte entamait les présentations, Anna se demanda si elle devait lui faire remarquer qu'elle voyait le nom de chacun – un fait qu'il ne pouvait toutefois pas ignorer, et si Olivier souhaitait effectuer ces présentations verbalement, l'interrompre serait faire preuve d'impolitesse.

« Laurent et moi nous connaissions depuis des années, là-bas, sur Vesta, précisa le jeune homme au sujet du propriétaire des lieux. Je ne crois pas que j'aurais réussi à terminer mes études de médecine s'il n'avait pas éveillé la fibre compétitive en moi. »

L'intéressé posa un bras fraternel sur les épaules de son compagnon. « Je suis tout simplement content de le voir ici, en sécurité. Et de revoir bientôt Camille. »

Le sourire d'Olivier vacilla. « Dans plus d'un an…

– Le temps va vite passer, insista Laurent. Avant que tu t'en rendes compte, elle se tiendra là, pile où tu es maintenant. »

L'hyperbole ne sembla guère rassurer Olivier. « On dirait que vous avez bien récupéré, dit Anna. Vous circulez comme si vous veniez juste de descendre du ferry.

– Les muscles n'ont pas le temps de s'atrophier, expliqua-t-il. Mesurez le temps biologique écoulé durant le voyage et vous constaterez que ça n'équivaut qu'à quelques jours de repos au lit.

– Mais nous avons une gravité plus forte.

– Seize pour cent ? » Il baissa les yeux sur son corps, toujours d'une minceur aussi absurde. « Je pense que j'ai compensé d'une autre façon. »

La sonnette d'entrée tinta et Olivier s'excusa.

« Votre amie Camille est… en chemin ? demanda Anna à Laurent.

– Oui. Elle est partie voici deux ans.

– Je n'arrive pas à comprendre comment les gens parviennent à faire ça, reconnut Anna. Pour ma part, le seul fait de monter à la surface me dérange.

– Vous n'auriez pas le choix… » répliqua poliment Laurent.

Anna ne voulait pas l'offenser, mais elle n'était pas sûre que ce fût tout à fait vrai. « Que se passe-t-il si vous êtes capturé ?

– La peine pour insurrection, c'est la prison à vie. Au mieux. Beaucoup de gens meurent au cours des arrestations.

– Ça ne peut pas continuer ainsi indéfiniment, s'insurgea Anna. Il y a sans doute un moyen de régler le problème…

– Sans doute, approuva Laurent. Mais nous voulons au minimum un retour à l'égalité, et ça n'entre pas dans les perspectives actuelles. »

Alors qu'Olivier les rejoignait, Anna remarqua qu'une douzaine de convives s'étaient tournés vers eux, écoutant leur conversation. « Nous avons de la chance, dit-elle. Ici, au moins, nos fondateurs ont fait en sorte qu'une telle situation soit impossible.

– Vous le pensez sincèrement ? » s'enquit Olivier. Une question polie mais teintée d'incrédulité.

Anna hésita, se demandant si la comparaison risquait de passer pour une provocation – elle doutait toutefois que quiconque ici voie dans le système ayant détruit sa vie un sommet de civilisation. « La richesse que nous recevons de Cérès n'est pas perçue comme un héritage. Les fondateurs attendaient un retour sur investissement et ils l'ont eu – mais ils ont aussi compris que Cérès elle-même n'était pas sortie du vide grâce à leur argent. Si ce morceau de rocher appartient à quelqu'un, ce n'est pas aux enfants de ceux qui y sont arrivés en premier avec leurs robots, mais bien à ceux qui choisissent de vivre ici et participent à la vie sociale.

– Et que se passe-t-il si un groupe donne l'impression de ne pas y participer ? rétorqua Olivier. Cause des problèmes au lieu de faire marcher les choses ? »

Anna inclina la tête ; un point pour son interlocuteur. « D'accord, ça pourrait arriver. Mais au moins cela dépendrait du

comportement de chacun, pas de quelqu'un ayant vécu un siècle plus tôt. J'imagine que nous avons hérité d'une forte fibre utilitariste : s'il nous faut choisir entre la guerre civile ou négliger ce qu'on perçoit comme une infraction, je pense que la plupart d'entre nous opteraient pour le second choix. »

Laurent sourit. « C'est à double tranchant, non ? Si la majorité vestienne était faite de bons utilitaristes, ils auraient "pardonné" notre "dette"… mais si nous étions de bons utilitaristes *nous-mêmes*, nous aurions ravalé notre fierté et payé la taxe. Après tout, un dixième de la population devenant des citoyens de seconde classe dotés d'un peu moins de revenus, ce n'est que très vaguement comparable à la guerre et à son cortège de souffrance. »

Avant qu'Anna ait pu formuler une réponse diplomate, un des membres de l'assemblée, Céline, intervint avec dédain. « L'utilitarisme, c'est bon pour les théoriciens, pas pour les êtres humains.

– Ah oui ? » Anna perdit tout intérêt pour la diplomatie, laissant son naturel combatif reprendre le dessus. « Alors comment des êtres humains devraient-ils choisir, disons… une politique de santé publique ? Si minimiser les dommages à travers la société entière s'avère aussi naïf et utopique, vous choisiriez quelque chose qui favorise une poignée de personnes parmi les plus proches du processus de décision ? Ou préféreriez-vous ce que nous pourrions réussir à obtenir chacun pour soi dans une sorte d'empoignade collective pour monopoliser les ressources ?

– Bien sûr, dit Céline, nous acceptons tous quelque chose de plus équitable. Mais ce n'est pas parce que nous privilégions des mesures prônées par quelque statisticien de santé. Pour la majorité, c'est une affaire d'intérêt personnel bien placé que d'avoir une politique qui ne fait pas de favoritisme. »

Anna n'y trouva rien à redire, mais ça n'expliquait pas tout. « Et personne ne ressent d'empathie au-delà de son cercle proche ? Personne ne pense à ce qui est juste ?

– Avez-vous des enfants ?

– Un fils.

– Pouvez-vous me dire, en toute honnêteté, que vous n'envisagez pas son bien-être différemment de celui d'un autre ?

– Bien sûr que non ! » Anna était perplexe. « Mais je ne

m'attendrais jamais à ce que la société cérésienne dans son ensemble lui accorde un traitement de faveur. Il est possible d'aimer son enfant plus fort que ceux des autres, et de se soumettre dans le même temps à un système qui traite chaque enfant comme s'il était interchangeable.

– Seulement si vous ne ressentez jamais vraiment la différence. »

Anna fut tentée de rétorquer que si, sur Cérès, le système lui avait épargné de *ressentir la différence*, c'était sûrement un point en sa faveur. Mais elle ignorait quelles blessures à vif se cachaient derrière l'ardeur de cette femme.

« Assez de politique, dit Olivier. Il est temps de manger. »

*

Quand Anna arriva chez elle, Chloé contemplait un calque. Rien de privé, mais Anna n'avait pas besoin de le voir par elle-même ; elle savait exactement ce qu'il contenait.

« À cette échelle, ils semblent à peine bouger de mois en mois », fit Chloé, levant un pouce pour évaluer les intervalles correspondants sur la trajectoire.

« Ou de décennie en décennie.

– Il aurait dû se faire congeler, ici-même, à la maison, et attendre que le voyage interstellaire devienne possible. Dans une centaine d'années, on aura sûrement mis au point le téléchargement.

– Ça aurait un peu trop montré sa flemme : traînasser ainsi en attendant que les autres fassent tout le boulot. »

Chloé eut un petit rire sec. « Et lambiner durant une croisière de trois mille ans, alors ? Quand la seule chose qui t'empêchera d'être distancé d'ici un siècle ou deux, c'est l'effondrement de la civilisation ?

– Si on se fie à Vesta, il a peut-être fait le bon choix. »

Chloé coupa le calque et fit face à Anna. « Alors, comment était la fête ?

– Intéressante.

– Vesta n'est pas ton problème, déclara Chloé de manière abrupte. Tu ne devrais pas t'impliquer comme ça.

– Je ne suis pas *impliquée*. Sauf si tu crois que je me prépare à partir en mission secrète pour renverser l'oppresseur sur Vesta ?

– Tu ne penses quand même pas que quelqu'un de la famille va s'envoler pour une mission loufoque, non ?

– Les Vestiens font partie de notre communauté, maintenant. Qu'est-ce que tu veux ? Que chacun se claquemure dans son petit ghetto personnel ?

– Ce n'est pas comme si, nous, on les persécutait, grogna Chloé. Ils n'ont pas besoin de ton aide.

– Qui a parlé d'aide ? Je veux juste discuter avec des gens ayant un vécu différent de temps à autre. Je ne comprends pas pourquoi tu es tellement… contre ça. » Elle avait failli dire « jalouse », mais ç'aurait été une provocation inutile.

« Bon, la situation sur Vesta a viré à la catastrophe, mais ça n'est pas une raison pour se montrer méfiant ?

– C'est une raison pour essayer de comprendre ce qu'il se passe là-bas.

– Je ne veux pas comprendre.

– Tu ne veux pas *comprendre* ? »

Chloé n'en démordait pas. « Les Vestiens sont les bienvenus ici, je ne les refoulerai jamais. Mais je ne veux pas ressentir leur douleur, je ne veux pas me mettre à leur place ni voir à travers leurs yeux.

– Parce que ?… » Anna était médusée.

« Parce que c'est la première étape pour finir comme eux : voir le monde comme ils le voient.

– Tu crois que la guerre est contagieuse ? Qu'on peut l'attraper rien qu'en leur parlant ?

– Je sais que tu me crois un peu sectaire, mais c'est tout le contraire : je pense que les Vestiens sont comme nous. Ils avaient une vie aussi agréable que la nôtre – sécurité, prospérité, pareil qu'ici –, et comme ici, il y avait quantité de gens désœuvrés qui s'ennuient et ne savent pas quoi faire d'eux-mêmes. Ils se sont rendu compte d'un coup qu'ils pouvaient combler ce vide en s'inventant un grief, en prenant parti et en refusant de lâcher le morceau quoi qu'il arrive. Tu imagines peut-être que nous sommes immunisés contre ça, moi pas.

– Je ne crois pas que nous soyons immunisés contre quoi que ce soit », répondit Anna, contente en définitive de l’absence de Chloé à la fête. « Je crois juste que ce problème n’est pas contagieux. Et c’est toi qui viens de proposer un diagnostic. Si une personne avertie en vaut deux, alors en quoi un surcroît d’informations sur Vesta serait-il un problème ?

– Tu ne cherches pas des informations. Tu ne vas pas écrire une thèse sur la guerre vestienne.

– Vraiment ? Alors qu’est-ce que je cherche, dis-moi ? »

Chloé demeura silencieuse un instant, pesant le pour et le contre d’une réponse honnête. « Je pense que tu cherches une nouvelle famille. Sasha est parti et tu t’ennuies avec moi. Alors tu veux trouver un moyen de t’intégrer quelque part. »

7.

« Nous devrions cibler les réserves d'eau, suggéra Laurent. Rien de trop costaud, juste une petite entérotoxine.

– "Petite" ? » Mireille chargea le mot de mépris. « Pour quoi faire alors ? Personne ne s'en rendra seulement compte.

– Je pense qu'ils remarqueront un jour ou deux de vomissement et de diarrhée, répliqua Laurent. Par "petite", je voulais dire l'inverse d'une souche sauvage de choléra. »

Camille fut horrifiée. « Et les enfants ? Et les gens malades ? Même si vous ne tuez personne par erreur, le risque est inacceptable.

– Il faut qu'ils sachent de quoi nous sommes capables, répondit froidement Mireille. Qu'ils sachent que personne ne pourra se détendre, passer à autre chose et continuer sa petite vie tranquille.

– Mais quel est notre message ? insista Camille. La prochaine fois, on augmente la puissance et on fait *vraiment* mal ? » Elle n'avait certes pas l'intention d'accepter sans broncher le résultat des urnes, mais n'en avait pas pour autant perdu tout sens des proportions. « Si je savais que quelqu'un menaçait de faire un massacre, je voterais personnellement pour que lui et ses complices soient enfermés. Autant nous rendre directement en prison.

– Nous devons montrer que nous pouvons faire en sorte que leurs vies soient moins agréables, rien de plus, dit Olivier. L'idée, c'est de chatouiller un peu la conscience des gens, pas de se poser en menace existentielle à même de leur donner l'envie de nous exterminer. »

Camille approuvait cette analyse, bien sûr, mais envisager un sabotage, même des plus mineur, sans l'extrapoler en spectacle d'horreur, relevait de la gageure pure et simple. On avait insufflé à chaque Vestien depuis sa plus tendre enfance une peur fondée de son environnement sans merci – si quelqu'un compromettait l'intégrité des systèmes qui les protégeait du froid et du vide de l'espace, le quelqu'un en question ne devait s'attendre à aucune

pitié.

Laurent étira les bras, puis fit un petit saut pour presser les mains contre le plafond. Ils étaient assis dans l'appartement d'Olivier, se contentant de parler depuis près de trois heures, mais Camille se sentait aussi épuisée qu'après une garde complète. Elle avait espéré que cette rencontre les revigorerait suite au malaise post-scrutin, or jusqu'à présent son sentiment d'impuissance n'avait fait que croître.

« Et si nous teintions l'eau en rouge ? suggéra Laurent. Nous pourrions utiliser des colorants alimentaires sans danger, des trucs testés de nombreuses fois ; il n'y aurait aucun risque d'effet indésirable. »

Mireille émit un grognement, mais Camille rit avec reconnaissance. « Ça me plaît ! D'abord, c'est une plaisanterie légère, donc toute personne qui dramatiserait aurait l'air idiote. Et ensuite, tant que ça n'a pas disparu des tuyauteries, les gens ne penseront qu'à ça. Vous voulez boire notre sang ? Allez-y, voilà à quoi ça ressemble.

– Le message me paraît pas mal, approuva Olivier. Mais avec quelle logistique ? Comment mettre la main sur une quantité suffisante de colorant ? Et comment le faire passer dans l'eau sans qu'il soit filtré, ou qu'il provoque une purge de quelques millions de litres parce qu'on croirait à une défaillance des purificateurs ?

– De quelle façon la qualité de l'eau est-elle évaluée ? demanda Laurent. Est-elle juste testée pour des substances qu'on s'attend à y trouver ? »

Camille effectuait déjà des recherches. « Des analyses spécifiques sont menées sur quelques centaines de composés potentiellement présents dans la glace cérésienne, mais ils font aussi de la chromatographie et de la spectrométrie de masse. Si un nouveau pic apparaît, ça déclenchera sûrement une alarme… mais on arrivera peut-être à louvoyer. » En analyse chimique, il n'existait pas de machine vous listant absolument tous les constituants d'un échantillon sans faire la moindre hypothèse sur son contenu.

« Tu parles de rendre l'eau *rouge*, dit Mireille. Tu penses vraiment que pour s'en rendre compte, il faille aller jusqu'à la spectrométrie de masse ?

– Mmmh… » Camille était presque certaine qu'aucun œil humain ne se pencherait sur l'eau : qui paierait pour faire un tel boulot ?

Mais une simple vérification optique de turbidité sortirait complètement des normes en présence d’un colorant visible.

« Y aurait-il moyen de retarder le changement de couleur ? demanda Olivier. Ou utiliser un composé qui ne se transforme en colorant qu’une fois en aval ?

– Transformé par quoi ? le pressa Mireille.

– J’en sais rien. Une sorte de catalyseur lent ?

– Ça devient compliqué, reconnut Camille. *N’importe quoi*, en grande quantité, rouge vif ou autre, va être difficile à fabriquer, difficile à introduire, difficile à dissimuler lors des tests. » L’idée initiale de Laurent était plus pratique sur un point : une toxine reposait sur l’activité biologique plutôt que sur des propriétés physiques, et employait la sensibilité du corps pour amplifier ses effets.

« Nous pourrions déloger quelques blocs de glace de leur orbite, suggéra Mireille.

– Tu as des fusées en rab avec toi ? » Laurent riait.

« Non, mais ça ne serait pas trop difficile de pirater les fusées de contrôle d’altitude. Si on peut désaligner suffisamment un bloc, la collision suivante le déviera de sa course. Ce sont les Sivadier qui ont mis au point chacun des composants permettant à cette boucle commerciale de fonctionner… Voyons un peu comment les gens vont aimer vivre sans.

– On s’en sortirait avec le recyclage, non ? » Olivier ouvrit un calque. « Oh… Pas longtemps. Mais quand même… »

Camille s’alarma qu’il puisse même envisager pareille éventualité. « Je pense qu’une sécheresse, ça serait aller trop loin », dit-elle avec fermeté.

Mireille perdit patience. « D’accord, Boucles d’Or, quelle est ta solution-miracle ? »

Camille chercha désespérément une réplique mordante. « Biologique, comme Laurent l’a proposé, mais plus subtile, plus précise, sans danger. Biologique mais bénigne.

– Ça veut dire quoi, au juste ? » Le ton de Mireille trahissait son agacement.

Pendant de longues secondes, Camille ne sut quoi répondre.

Puis l'idée lui vint.

« Laisse-moi vérifier ta combinaison. » Gustave fit signe à Camille de s'approcher.

Elle avança à pas prudents sur le sol de l'atelier. Les bottes captaient son allure et temporisaient les changements d'adhérence des semelles presque aussi bien que ses propres chaussures, mais, du fait de sa masse supplémentaire et de son encombrement, le processus lui paraissait moins sûr que d'habitude. « Tu crois qu'elle n'est pas assez intelligente pour se vérifier elle-même ? » La combinaison, acquise de manière clandestine et peinte en noir profond par leurs soins, avait presque quarante ans.

« Au cas où elle ne le serait pas, justement, et qu'elle n'aurait pas remarqué qu'elle l'ignore. » Gustave était suffisamment âgé pour avoir utilisé lui-même ce modèle. « Écarte les bras. »

Camille obtempéra comme Gustave se penchait en avant, collant son oreille au niveau de la jointure du coude droit. Elle ignorait si elle devait s'en amuser ou s'en inquiéter. « C'est pour ça que je suis à une pression supérieure à l'air ambiant ? Pour que tu puisses entendre les fuites ?

– Tais-toi… » Il termina sa vérification et se redressa.

« Que se passe-t-il si elle est percée là-haut ?

– Si ça vient de quelque chose de lent et de petit, le tissu va se réparer de lui-même.

– Et si ça n'est ni petit ni lent ?

– La chaleur de friction déclenchera un embrasement éclair. En une fraction de seconde, tu seras transformée en un bout de charbon. » Gustave sourit. « C'est plus sympa qu'une lente asphyxie.

– Tout à fait. »

Camille n'avait arpenté la surface qu'à quatre reprises, dans son enfance. La première excursion avait été palpitante, les deux suivantes assez excitantes. Lors de la quatrième, la préparation, toute la somme des vérifications ne lui avaient pas paru valoir le coup pour une vue qu'elle pouvait obtenir – en plus net – avec un calque. Elle n'avait toutefois jamais eu peur, partant du principe que sa mère et ses professeurs ne l'exposeraient jamais à un danger

véritable. Gustave était probablement plus qualifié pour assurer sa sécurité que n'importe lequel des guides auxquels elle avait confié sa vie par le passé. Mais le simple fait d'agir clandestinement déclenchait chez elle une angoisse incompatible avec toute évaluation raisonnable des risques.

Sans parler du fait que, pour la première fois de sa vie, elle quitterait la surface…

Gustave l'aida à attacher les propulseurs à gaz. Leur poids, en plus de la combinaison, était suffisant pour que ses mollets et ses reins souffrent de cette charge inhabituelle. « J'ai saisi à la main l'orbite du bloc de glace, précisa-t-il. Ce sera effacé de la mémoire dès que tu auras fini. Si tu te fais pincer, raconte que tu surfais au-dessus des mines. Les systèmes portuaires ne pourront pas te contredire ; sans balise, tu ne seras ni assez rapide, ni assez lumineuse pour être repérée.

– Entendu. » L'idée initiale de Camille prévoyait l'obtention d'un robot pour accomplir le boulot, mais à la réflexion, l'impossibilité de se procurer un modèle d'occasion aux journaux et verrous désactivés n'avait rien d'étonnant – un outil prêt à obéir aux ordres sans en conserver la moindre trace, qu'il s'agisse de petits boulots domestiques ou du tabassage à mort de quelque étranger ne courait pas les coursives…

Les coms de Camille avaient trouvé l'interface des propulseurs. Elle ouvrit le calque sous la supervision de Gustave, qui la guida à travers les options. Ce dernier aurait pu effectuer cette mission les yeux fermés, bien entendu, mais la balise de sûreté implantée dans ses viscères – un prérequis pour son travail au port – lui interdisait toute dissimulation.

« Des questions ? »

Camille secoua la tête et Gustave la mena vers le sas.

Tout franchissement extérieur était enregistré, mais quelques jours plus tôt, Gustave avait rapporté à l'atelier un robot de manutention de cargaison à fins de maintenance ; le mastodonte de quinze mètres était désormais paré pour un retour à la surface. Il ne se remettrait pas en marche avant d'avoir regagné son environnement de travail ; tant que Camille s'en éloignait rapidement, elle n'aurait rien à redouter. Elle grimpa sur la machine et s'accroupit derrière les énormes pinces repliées — des clés à

molette modèle King Kong. Le sas était équipé de caméras, mais Gustave lui avait certifié que ce recoin serait dissimulé par la masse du robot au-dessus d'elle.

« Bonne chance », lui dit-il.

Le tapis roulant se mit en marche, transportant la machine colossale. Le trajet fut lui-même sans heurt, comme sur n'importe quelle passerelle, et malgré les grincements et les légères vibrations du châssis, Camille put à peine repérer la transition quand la charge passa du tapis de l'atelier à celui du sas. La porte se referma derrière elle, puis l'interface de la combinaison lui signifia la chute de la pression ambiante ; son environnement sonore se réduisit au seul bruit de sa respiration.

Elle sentit l'énorme ascenseur hydraulique entamer son ascension, mais le déplacement devint bientôt imperceptible ; elle doutait d'avoir atteint la surface avant que la porte extérieure ne s'ouvre assez grand pour laisser passer un flot soudain de soleil. Camille s'obligea à demeurer aplatie contre la coque du robot tel un cafard timoré. La jeune femme attendit jusqu'à ce que le tapis roulant ait déposé son fardeau inanimé sur la roche ; alors seulement, toujours accroupie, elle recula et se laissa choir à la surface. Elle patienta quelques secondes, le temps que la porte s'abaisse assez pour que les caméras du sas ne puissent la voir, puis elle fit volte-face et avança à vive allure sur le basalte gris, se concentrant sur le sol, refusant de lever les yeux.

« Bon… » murmura-t-elle. Elle posa la main sur sa ceinture à outils, s'assurant qu'elle n'avait pas perdu en chemin son chargement, ce qui aurait rendu inutile tout cet exercice, puis elle invoqua le navigateur des propulseurs et lui ordonna de suivre le plan de vol de Gustave. Des débris virevoltèrent autour d'elle pendant une seconde ou deux, éclats d'obsidiennes aux facettes fracturées étincelant à la lumière – déjà, elle s'envolait.

Les sangles sous ses aisselles supportaient l'essentiel de son poids et s'imprimaient dans sa chair, ses jambes bringuebalant bizarrement ; c'était comme si un géant malhabile la soulevait sans parvenir convenablement à la saisir par la taille. L'horizon disparut sous le rebord de sa visière avant qu'elle puisse apprécier la vue aérienne du site entourant le sas : devant elle, seules demeuraient les étoiles.

Elle se focalisa sur le calque du navigateur. Le bloc de glace choisi par Gustave avait déjà subi sa dernière collision, qui l'avait laissé sur une orbite haute et lente, prêt à être cueilli par un robot dès que nécessaire. Le schéma devant ses yeux lui montrait la trajectoire prévue, se rapprochant de l'orbite, mais il lui faudrait encore une demi-heure pour atteindre l'altitude et la vitesse du bloc.

La montée d'adrénaline de cette escapade clandestine se tassa, laissant place à une sobriété anxieuse. Tout ce qu'elle pouvait faire désormais, c'était se fier à Gustave, qui affirmait qu'elle était suffisamment lente et terne pour ne pas éveiller l'intérêt des systèmes de surveillance spécialisés du port – ceux-ci étant plus préoccupés par la perspective d'une cargaison mal alignée après un impact de freinage que par les surfeurs, que tout le monde désapprouvait sans qu'aucune mesure véritable ne soit prise contre eux.

Camille approchait de sa cible par sa face « nocturne », sa propre ombre la rendant invisible contre la noirceur du ciel, jusqu'à ce que la jeune femme soit assez près pour que la gaine, éclairée par les étoiles, apparaisse comme un hexagone gris clair, grandissant à une vitesse inquiétante avant que la combinaison ne commence à décélérer. Le navigateur l'inséra en douceur sur une orbite adéquate, laissant par prudence un intervalle d'une dizaine de mètres entre Camille et le bloc avant de lui rendre les contrôles.

Le jeune femme donna une petite bouffée de propulseur qui l'avança doucement vers le bord le plus proche du cube. Les coins de la gaine étaient biseautés au niveau des réacteurs d'attitude situés à l'abri des impacts qui frappaient le bloc de front. Les minuscules lentilles de guidage, placées de part et d'autre des réacteurs, ne s'intéressaient qu'à une poignée d'étoiles-repères ; tout ce que Camille avait à faire était d'éviter d'entrer dans leur ligne de mire.

Elle se déplaçait si lentement qu'elle réussit à agripper et à adhérer au bloc en gecko avec ses mains tendues avant que son torse n'entre en contact. La gaine la stoppa puis la fit rebondir, l'attirant en avant, jusqu'à ce que Camille invoque le logiciel des propulseurs pour orchestrer un amortissement intelligent. Enfin immobile, elle se persuada qu'il n'y avait aucun risque à lâcher une main ; ayant désactivé l'adhérence de son gant droit, elle entreprit

de fouiller dans sa ceinture à outils.

Si le pistolet pulvérisateur ne pouvait pas percer la protection, toutes les gaines n'en étaient pas moins ponctuées de minuscules trous dus aux micrométéorites. Camille balaya la surface avec le jet de vapeur tiède ; des nuages de givre s'envolèrent, s'étirant assez loin pour quitter l'ombre du bloc et peindre un fragment d'arc-en-ciel, pâle et irréel, sur l'arrière-plan étoilé.

La concentration de l'agent contaminant serait infime, quelle que soit la quantité passant dans la glace. Camille l'avait conçu avec soin pour qu'il n'adhère à aucun des purificateurs par adsorption ou des échantillonneurs auxquels il serait confronté en aval. La seule chose à laquelle il se collerait bel et bien était une cellule villeuse spécifique de la muqueuse intestinale humaine.

Le pistolet vidé, Camille vérifia l'heure. Quarante minutes lui seraient nécessaires pour retourner à la surface ; elle devrait de toute façon attendre plus d'une heure, jusqu'à ce que le programme de Gustave l'autorise à envoyer un autre robot dans le sas.

« Tu le vois ? demanda Camille avec impatience. Ici ! » Elle toucha le point.

Olivier restait silencieux. Peut-être ses yeux avaient-ils besoin de davantage de temps qu'elle pour s'adapter à l'obscurité.

« Oh, tu as raison… » Il eut un rire nerveux tout en passant son pouce sur l'intérieur de son bras, comme si l'inscription fluorescente allait partir en frottant.

« Le *J* est un peu de travers, se plaignit-il.

– Non, c'est toi qui tends tes muscles bizarrement. Les morphogènes sont plus aptes que toi à mesurer la distance normale entre les cellules.

– Et le tien, il apparaît quand ?

– Qui sait ? Tout le monde n'aura pas forcément eu une dose suffisante…

– Il faut te faire un examen approfondi. »

Après s'être déshabillée dans le noir, Camille s'allongea sur le lit au côté d'Olivier. Elle envisageait l'examen en question comme un

jeu, mais passées quelques secondes son compagnon poussa un cri de triomphe et la mena jusqu'au miroir. Les lettres se situaient au bas de son dos, formant un angle oblique. Choisir l'endroit et l'orientation s'était avéré trop ardu ; à la fin, ils s'étaient contentés de contrôler le contenu plutôt que son emplacement.

« *J'Accuse… !* », lut-elle, se persuadant que l'inscription, vue à l'envers dans le miroir, était une reproduction fidèle. « C'est mieux que de le tamponner sur le front de chacun, déclara-t-elle. L'élément de surprise forme la moitié de la blague.

– Une blague ? » Olivier hésitait. « J'espère que ça sera pris comme tel.

– C'est plus drôle que six heures de choléra ou six semaines de sécheresse.

– Je ne critique pas le plan. Mais je doute que la première pensée de la plupart des gens affectés soit : "Youpi, j'ai pas le choléra !" »

Camille souffla. « Eh bien, qu'ils aillent se faire foutre s'ils ne savent pas rigoler. Je n'ai pas trouvé ça si drôle quand j'ai été assaillie aux urgences.

– Je sais. »

La sonnette tinta ; Olivier jeta un œil à un calque provenant de la caméra surveillant l'entrée. « Laurent ? marmonna-t-il.

– Ignore-le, suggéra Camille. On n'a pas besoin de tous comparer nos tatouages. »

Leur camarade commença à cogner contre la porte ; Olivier alla ouvrir tandis que Camille se rhabillait.

Elle entendit les deux hommes échanger, trop bas pour qu'elle distingue leurs propos, mais les intonations n'avaient rien de festif. La lourdeur de l'atmosphère la frappa avant même de les avoir rejoint au salon.

« Que se passe-t-il ?

– Mireille est morte, déclara Laurent.

– *Quoi ?* »

Assis sur le canapé, Olivier était penché en avant, incapable de parler ni de regarder Camille.

« Comment ? Que s'est-il passé ?

– Elle était dans une boîte de nuit, répondit le nouvel arrivant.

Elle protestait contre l’impôt, provoquait des gens… » Ses mots s’éteignirent, mais Camille comprit : des gens pour qui le message était soudainement devenu visible, luisant sur la peau nue.

Laurent poursuivit : « Selon son amie, Mireille leur a hurler de penser à la suite… »

Camille était sonnée. « Mais ils lui ont fait quoi ? » Jeté un verre à la figure ? Donné un coup de poing ? Deux ?

« Ils l’ont traînée dehors et se sont mis à la rouer de coups. Le temps que les robots séparent tout le monde, Mireille avait une fracture du crâne et un caillot sanguin. Elle est morte à l’hôpital il y a une heure. »

8.

« Dix en une semaine. » Pyotr émit un sifflement admiratif. « Un record ! »

Anna observait Anton, le nouveau stagiaire, qui tirait la capsule hors du sas. « Si la charge de travail devient trop importante, je peux conseiller la mise à disposition d'une troisième équipe.

– Ce serait pas mal, approuva Pyotr. Vraiment… » Il sourit, puis baissa la voix : « Une certaine reconnaissance de cet accroissement de la demande pourrait même diminuer mes frais.

– C'est censé fonctionner comme ça », rétorqua Anna, agacée que son interlocuteur sous-entende qu'elle lui faisait une faveur. À vrai dire, il se contentait sans doute de l'asticoter.

Des bruits de coups étouffés émanèrent de l'intérieur de la capsule. « Voilà pourquoi je déteste les gigoteurs. *Du calme ! Du calme !* »

Anna le laissa à sa tâche et repartit vers son bureau. Alors qu'elle était à mi-chemin, planant au milieu du couloir, son Assistant intervint :

« Vous devriez jeter un œil aux nouvelles, je pense. »

Il était rare que l'Assistant l'interrompe spontanément lorsqu'elle se déplaçait. Elle attrapa une corde et s'immobilisa. « Montre-moi. »

Un flux d'informations locales diffusait un reportage provenant d'une source vestienne supposée neutre. Un ferry, l'*Arcas*, avait fait relâche sur Vesta deux semaines plus tôt, conformément à son plan de vol, et le temps passé à quai s'était déroulé sans incidents. À ceci près que les autorités de Vesta déclaraient désormais que des centaines de « criminels de guerre » se trouvaient à son bord, et exigeaient que le vaisseau fasse demi-tour afin de restituer lesdits criminels en vu d'un procès.

Toujours accrochée à sa corde, Anna se demanda quoi penser de cette histoire. Les Vestiens examinaient chaque individu montant et descendant de ces vaisseaux spatiaux ; tromper les procédures

d'identification était plus que difficile, sans quoi personne ne se risquerait à descendre la rivière de pierres. Même les Sivadier à la conscience la plus tranquille qui soit, juste désireux de quitter les lieux, étaient très peu nombreux à partir en ferry ; les amis vestiens d'Anna lui avaient affirmé que la plupart craignaient d'être sortis des files d'attente et de se voir accusés de quelque abomination imaginaire.

Une fois son service achevé, elle se rendit chez Olivier afin de recueillir son interprétation de l'incident. « Les gens qu'ils veulent récupérer n'ont pas embarqué depuis Vesta, expliqua-t-il en lui tendant un café. L'*Arcas* les a pris à son bord dans l'espace profond.

– Vous voulez dire que le vaisseau les a cueillis sur les blocs de cargaison ? » Anna était sur le point de s'émerveiller de cette audacieuse prouesse, mais Olivier la détrompa.

« Non, procéder ainsi n'est pas commode. Ces gens n'étaient pas des surfeurs, ils s'étaient fixé rendez-vous à l'avance. » Il semblait sûr de son affirmation.

« Rien de tout cela ne vous surprend, en somme ? demanda Anna.

– Je n'avais pas entendu parler de ce plan avant aujourd'hui ; je ne suis pas une sorte de stratège en exil œuvrant pour la résistance vestienne ! Je connais juste des personnes qui ont parlé à d'autres personnes sur l'*Arcas* ces derniers jours.

– Entendu. Donc… qui sont ces gens sur l'*Arcas* que les forces de l'ordre de Vesta tiennent tant à récupérer ? » Anna crut bon de préciser : « Si c'est quelque chose que vous pouvez me dire ?

– Ce n'est plus un secret désormais. Celui que veut surtout Vesta, c'est un homme nommé Tavernier. Le stratège, c'est lui. Son identité a été dévoilée il y a environ un an et depuis, il a sans doute dû vivre à couvert.

– Pourquoi ne pas fuir sur un bloc de roche ?

– Peut-être ont-ils estimé que son temps était trop précieux, ou que lui-même était trop important pour prendre un tel risque, dit le Vestien en haussant les épaules.

– Que les armateurs du ferry aient donné leur accord a de quoi surprendre… » Les choses seraient tendues, pour dire le moins, lors du retour de l'*Arcas* sur Vesta.

« Ce navire bat pavillon martien, et tout le monde sait que là-bas,

ils voient la résistance d'un bon œil, expliqua Olivier. Je suppose que c'est pour cette raison qu'ils ont pensé que le jeu en valait la chandelle. Vesta ne peut pas se permettre de boycotter cette compagnie : ça les mettrait autant dans la merde que de chercher des noises à Cérès.

– Je me suis parfois demandé s'il serait pertinent que nous fassions pression avec le commerce de glace, reconnut Anna. Nous pourrions nous en sortir sans nouveau matériau de construction…

– Ce serait de la folie, l'interrompit Olivier. Sans parler du délai d'ici à ce que l'impact se fasse sentir en aval, je peux vous assurer que des innocents auraient soif bien avant les membres du gouvernement.

– Sans doute… » Anna reposa son mug de café et se frotta les yeux. « Eh bien, l'*Arcas* ne va sûrement pas faire demi-tour en chemin. Si sur Vesta ils veulent vraiment ce Tavernier, ils leur faudra nous faire parvenir une demande d'extradition. »

Son hôte s'esclaffa. « De ce côté-là, je crois qu'ils ont compris le message. Les tribunaux en ont refusé combien jusqu'à présent ? Une cinquantaine ?

– Chaque cas est traité individuellement, insista Anna. S'ils nous fournissent les preuves qu'il s'agit bel et bien d'un criminel de guerre, il n'est pas impossible que Tavernier soit renvoyé sur Vesta.

– Je doute que la sécurité vestienne voie les choses de cette manière.

– Peut-être, mais que peuvent-ils faire d'autre ? »

Olivier hésita, se demandant un instant si la question de son interlocutrice était sérieuse avant qu'il ne comprenne que c'était bel et bien le cas.

« Aller le chercher. Le prendre en chasse. »

9.

« Dix ans, ce n'est pas rien, dit Laurent avec circonspection. Ils ne pouvaient pas le condamner à une peine plus longue.

– Pour coups et blessures volontaires ayant entraîné la mort *sans intention de la donner* ! » Le mépris déformait le visage de Céline. « Je devrais aller égorger l'un des partisans de la Taxe et on verra si on m'inculpe pour homicide involontaire ! »

Angélique, la sœur de Mireille, posa un bras sur les épaules de sa mère, mais Céline l'écarta. Camille commença à se dire qu'il aurait mieux valu se retrouver dans l'appartement de quelqu'un : la famille, encore sous le coup de l'émotion, avait réussi à se traîner jusqu'à un café proche du palais de justice – mais le lieu était bien trop public pour ce qui s'annonçait, le choc se dissipant.

Un homme à une table voisine ne cessait de leur jeter des regards en coin ; il finit par s'approcher de Céline. « Je suis désolé pour votre fille. Je ne me suis jamais senti aussi en colère et honteux que lorsque j'ai appris la nouvelle. »

Le regard de Céline passa à travers lui.

« J'ai décidé de m'inscrire à la Part Juste, ajouta-t-il. J'y pensais depuis pas mal de temps, et maintenant…

– Dégage ! hurla Céline. Si tu veux faire preuve de charité, donne-moi juste un poignard ! »

L'individu eut un mouvement de recul, puis se hâta de vider les lieux. Dans le café, tout le monde détournait le regard.

« Je suis finalement bien content de ne pas avoir adhéré », murmura Olivier. Camille lui donna un coup par-dessous la table. Les membres de la Part Juste avaient décidé de répartir entre eux leur charge fiscale de manière égale, quelle que soit leur ascendance. À la connaissance de Camille, presque cinq pour cent de la population vestienne exemptée d'impôt y adhérait – geste de solidarité et pied-de-nez au Mouvement de la Nouvelle Dispense –, contre à peine dix pour cent des Sivadier, en butte à de fortes

pressions pour se retirer. Camille estimait injuste de considérer l'initiative avec condescendance, voire de la rejeter en bloc. Mais juste après le meurtre de Mireille, ça tombait particulièrement mal et rendait le concept doublement offensant pour ceux ayant déjà tendance à s'en offusquer.

Céline se mit à pleurer ; de longs sanglots pleins de rage. Camille échouait à trouver quoi dire ou faire afin d'atténuer un tant soit peu sa douleur.

Si elle n'avait pas déployé le virus graffiti, Mireille serait peut-être encore en vie. Mais comment les Sivadier étaient-ils censés réagir ? Accepter humblement et en silence le *statu quo,* tandis que la Part Juste remuait le couteau dans la plaie en désamorçant toute plainte se prévalant d'un désavantage effectif ? Dix, cinq, un pour cent : cela ne faisait aucune différence. Ou bien la distinction était abolie et les Sivadier redevenaient des Vestiens à part entière, ou bien ils demeuraient des parasites, des pique-assiette, de la vermine. Pas de demi-mesure.

Au bout de quarante minutes, Olivier n'en pouvait plus. Il se pencha vers Céline et murmura : « Je suis désolé, mais nous devons prendre notre service à l'hôpital. » Camille se retrouva incluse dans le mensonge.

D'un air absent, Céline hocha la tête ; Angélique se leva et leur fit la bise. Tandis qu'ils quittaient rapidement le café, Olivier dit à voix basse : « On doit calmer le jeu. Plus d'escalade d'aucune sorte, même si elle semble inoffensive.

– C'est toi qui commandes, maintenant ? » Camille fronçait les sourcils.

« Non, j'exprime une opinion.

– Donc tu estimes qu'on doit se laisser intimider sans rien faire ? »

Il s'arrêta net, et Camille manqua de le percuter sur la corde de guidage. « Je viens de passer une heure à entendre parler d'égorger des gens. Notre dernière tentative a abouti au meurtre de l'une des nôtres et à la nomination d'un nouveau chef de la sécurité. Cela ne t'incite pas à peser davantage le pour et le contre ?

– Cela ne dépend pas de toi. Ni de moi. Nous avons organisé une action minuscule, mais personne ne nous a confié la responsabilité de l'ensemble.

– Je ne nous ai jamais considérés comme à la tête de quoi que ce soit. J'essaie juste d'avoir une discussion raisonnable sur les choses que, selon moi, nous devrions défendre. » Il semblait étonné, presque vexé.

« Il y a un truc que je ne t'ai pas dit, reconnut Camille. Ils ne le voulaient pas, parce que ta situation n'a pas encore été complètement examinée. Ça doit donc rester entre nous deux. »

Olivier la dévisagea. « Examinée ? Par *qui* ? »

Elle jeta un coup d'œil alentour : il n'y avait personne à portée de voix, pour ce que cela valait. « Un groupe bien plus grand que le nôtre a commencé à s'organiser depuis le référendum. Ils savent que nous sommes à l'origine du virus… et l'un de leurs recruteurs m'a approchée la semaine dernière.

– Donc tu es membre de ce truc… et tu n'étais pas censée m'en parler ? » Olivier eut un rire bref, incrédule, qui s'étrangla dans sa gorge sous l'effet de la colère.

Camille ne savait pas comment expliquer la situation de manière agréable. « Tu n'as pas d'ancêtres Sivadier, tu comprends ? Ils sont un peu paranoïaques et craignent que tu sois une sorte…

– D'espion ?

– Oui. Je leur ai dit que c'était absurde, mais ils m'ont rétorqué que je ne pouvais pas être objective.

– Alors, demanda Olivier d'une voix glaciale, comment vont-ils au juste déterminer si je suis vraiment opposé à cette taxe, ou si je n'ai pas plutôt entrepris de coucher avec une Sivadier deux ans avant le début de cette affaire, de manière à infiltrer leur mouvement – mouvement qui n'existait pas encore – histoire de le saper de l'intérieur ?

– Je n'en ai aucune idée, dit Camille en secouant la tête.

– C'est peut-être moi qui devrait *examiner leur situation*. Même s'ils ne sont pas des espions en tant que tels, je n'ai peut-être pas envie d'être impliqué dans leurs grands projets.

– J'aurais mieux fait de me taire, dit tristement Camille. Ils ont leurs procédures et personne n'y coupe. Pour autant que je sache, ils n'est pas impossible qu'ils aient passé deux fois plus de temps à enquêter sur moi. »

L'expression d'Olivier s'adoucit quelque peu. « Bon. Au temps

pour mon ego… » Il jeta un coup d'œil en bas du couloir. « On devrait se remettre en route avant de tomber sur quelqu'un qu'on connaît et être démasqués comme les déserteurs et les menteurs que nous sommes. Après tout, qui sait comment notre nouveau commandant en chef punirait de tels individus. »

10.

« Tu es au courant pour le vaisseau de guerre qui a quitté Vesta ? » demanda Chloé lorsqu'Anna passa la porte.

La nouvelle venue acquiesça ; elle avait entendu l'information au moins une dizaine de fois, et renoncé à convaincre les gens de ne pas employer le terme « vaisseau de guerre ». Le *Scylla* était à l'origine un ferry sur la ligne Mars-Vesta-Cérès, et il était hors-service depuis une décennie. Qu'on l'ait réparé et rénové avait surpris même les gens s'intéressant à ce genre de choses, et personne ne savait vraiment quelles étaient ses capacités actuelles. « Il n'y a aucune raison de croire qu'il puisse rattraper l'*Arcas*, ou s'en rapprocher assez pour l'endommager.

– Peut-être pas, reconnut Chloé. Mais si le *Scylla* ne peut pas rejoindre l'*Arcas* à mi-parcours, il demandera sans doute à accoster ici. »

Anna n'avait pensé à rien d'autre de la journée. « Tout le monde est libre de venir… tant qu'on est assurés qu'ils n'apportent pas d'armes. » Telle était la politique officielle ; la marge de manœuvre résidant dans le mot *assurés*. « Si Vesta veut porter l'affaire devant la justice, s'ils ont un mandat avec le nom de Tavernier dessus… »

Chloé rit. « Pourquoi pas un virus avec le nom de Tavernier dessus ?

– Tu penses qu'ils auraient ce culot ? » Le sofa à mémoire de forme s'ajusta sous Anna. « Ils viendraient ici l'assassiner ? Comme ça ?

– S'ils pouvaient s'en sortir impunément, pourquoi pas ?

– Des agents de sécurité vestiens rôdant sur Cérès n'auraient aucune chance de passer inaperçus. Si Vesta veut vraiment assassiner Tavernier, ce serait plus simple de payer quelqu'un ici, sur place.

– Pas faux. » Chloé fit surgir un calque issu d'un spécialiste en astronautique qui suivait l'*Arcas* et le *Scylla*. « Si ça se trouve, Vesta

compte vraiment sur une interception. Ce n’est pas impossible. » Toutes les projections affichaient néanmoins d’importantes marges d’erreurs.

Anna sentait la nausée monter en elle. « Ce qui l’est, en revanche, c’est la perspective d’un abordage de l’*Arcas*. » Elle n’exprimait pas là une opinion personnelle : le même spécialiste avait énoncé les différentes manœuvres de sabordage qui rendraient irréalisable toute entrée à bord du ferry, y compris pour un robot. « S’il y a bien “interception”, cela signifie la destruction du vaisseau. »

Chloé réfléchit aux propos d’Anna. « À moins que les personnes recherchées par Vesta décident de se rendre. Si on me donnait le choix entre être arrêtée ou être massacrée avec huit cents autres personnes, je pense que j’essaierais de minimiser le bain de sang. En m’accrochant aussi à une petite chance de survivre moi-même.

– Bien sûr. » Faute de pouvoir s’échapper, c’était en effet la meilleure issue envisageable. « Mais la question est de savoir si les passagers auront la possibilité de voir les choses sous cet angle-là. Le *Scylla* devra émettre cette proposition à un moment où les gens à bord de l’*Arcas* se seront faits à l’idée qu’ils n’ont plus aucune autre alternative.

– Quels gens à bord de l’*Arcas* ? » Le sourire de Chloé était sombre. « Ceux qui sont recherchés par Vesta, l’équipage qui a pris le risque de les embarquer, ou les autres passagers – qui n’avaient sans doute aucune idée de ce dans quoi ils étaient empêtrés ? Parce que si tout dépend de ceux-là, ils préféreront certainement restituer les criminels de guerre le plus vite possible. »

11.

« Si nous parvenons à mettre hors-service les deux collecteurs, ça voudra dire trente pour cent de courant en moins. » Nicolas marqua une pause, comme s'il s'attendait à une salve d'encouragements, mais son équipe de saboteurs en herbe se contenta de le dévisager avec inquiétude.

« La clé du succès est le respect de la discipline, poursuivit-il. Il ne faut *rien* écrire. *Rien* ne doit être stocké sur le moindre appareil. La navigation entière se fera à vue et à la main. Si du matériel, quel qu'il soit, est capturé, les données ne doivent pas être traçables. »

Camille perdit patience ; en un quart d'heure de discours, ce type ne s'était toujours pas attaqué à l'essentiel. « Les collecteurs ne seront pas posés là, comme ça, sans défense, dit-elle.

– Ce n'est pas ton problème.

– Pardon ? »

Nicolas la dévisagea, son expression curieusement partagée entre irritation et pitié. « Tu dois te concentrer sur tes propres instructions, rien d'autre. On t'expliquera en détail ta partie de la mission, mais si tu commences à spéculer sur d'autres points, cela ne fera que te distraire.

– Être attrapée ou tuée, voire les deux, ça risque aussi de me distraire, tu ne crois pas ? »

Olivier lui jeta un regard dans lequel elle crut discerner un semblant de soutien autant qu'une supplique lui intimant de baisser d'un ton.

Leur chef de cellule se leva de son siège et s'avança en gecko de quelques pas au milieu de l'assemblée. « Ce que tu as fait avec la glace est une belle carte de visite ; personne n'a oublié cette initiative. Mais il n'y a aucune place ici pour des divas en pleine dissonance politique. Tu dois te concentrer sur la tâche qui t'a été assignée et cesser de vouloir connaître le plan dans son ensemble. »

Les joues de Camille devinrent incandescentes. *Dissonance*

politique ? Elle aurait payé sans sourciller le triple d'impôts pour pouvoir rire au nez de tous les clowns qui s'exprimaient de cette manière. Sauf qu'il semblait bel et bien que les choses fonctionnaient de la sorte désormais. Elle évita le regard gêné de ses camarades pour fixer Nom de Code Nicolas d'un air détaché.

« Entendu. Les ordres, rien que les ordres… »

Trois jours plus tard, au lit, dans l'appartement d'Olivier, ils comparèrent leurs rôles. Camille avait pour mission de couper un câble de données qu'elle supposait appartenir au nouveau système de radar ; elle n'aurait même pas à gagner la surface, à la différence d'Olivier qui devrait se rendre, muni d'un appareil dont il ignorait encore la nature, près de l'une des antennes paraboliques. Il était difficile d'imaginer comment une bombe pourrait endommager une structure d'une telle taille sans la moindre atmosphère pour transmettre l'onde de choc ; l'antenne elle-même était si légère qu'une force localisée la déchirerait en un seul endroit au lieu de fracasser l'ensemble… Après avoir débattu un certain temps de la question – et résisté à la tentation d'effectuer quelques recherches en ligne compromettantes –, Olivier supposa que la charge était probablement un générateur d'impulsion électromagnétique. Un courant induit assez fort pourrait faire fondre la maille fine qui supportait la membrane du collecteur, la transformant en une dentelle effilochée que même le vent solaire pourrait défaire.

« Ce n'est pas juste, dit Camille. C'est toi qui vas prendre tous les risques.

– Comme toi avec le virus.

– C'est différent, maintenant. »

Son compagnon éclata de rire. « Allez, ne sois pas égoïste ! Partageons le plaisir. »

Camille posa la main sur sa joue. « Si on m'avait attrapée, j'aurais pu me faire passer pour une surfeuse. Personne ne m'aurait fait de mal. Mais les temps ont changé, mon amour. »

Olivier garda le silence un moment avant d'ajouter : « Ça aidera en tout cas à la démonstration.

– De quoi donc ?

– De mon engagement, malgré mes déficiences en matière d’ancêtres.

– Mais merde avec ça ! grogna Camille. Et merde à tous les crétins sur ce caillou qui ne peuvent s’empêcher de penser en termes d’ascendance. »

Olivier ignora son accès de colère, se contentant de sourire. « La cible est pas mal, songea-t-il à voix haute. Personne ne va mourir d’une baisse énergétique de trente pour cent. Les gens seront simplement furax et ils comprendront enfin qu’ils doivent nous prendre au sérieux. » Un mois plus tôt, il parlait de désescalade ; désormais il donnait l’impression de chercher à se mettre en condition pour son nouveau rôle.

« La vraie question, répondit Camille, c’est ce que le fait de *nous prendre au sérieux* implique. Abandonner l’impôt ou camper sur ses positions ?

– S’entêter sur un pour cent du revenu général ?

– L’argent n’a rien à voir avec ça. Le truc, c’est de savoir à quel point les gens s’accrochent à l’histoire de Denison. Leurs ancêtres ont été poussés à transporter des Parasites, et pendant un siècle, personne n’a eu à en rendre compte. Maintenant que justice est enfin faite, comment pourraient-ils revenir à l’ordre ancien ?

– Qui se soucie de justice lorsque les serveurs de jeu ne peuvent plus tourner ? »

Camille poussa Olivier, faisant mine de désapprouver. « Tu es vraiment cynique !

– Et toi, tu fais tellement ta diva ! »

Elle lui donna un coup sur le bras, assez fort pour le faire grimacer. « Ma dissonance est moins dissonante que ta dissonance.

– Une dissonance sachant sonner doit savoir sonner sans son son.

– Je te donne cent dollars si tu cries ça à la prochaine réunion de cellule, dès que Nicolas prononce le mot. »

Olivier soupesa l’offre, puis présenta une contre-proposition : « Mille dollars, et je ne dois le faire que s’il le dit trois fois.

– Lâche.

– Radine.

– D’accord, mille dollars. C’est parti. »

12.

« Gustave est à bord de l'*Arcas* ! s'exclama un Olivier transporté de joie. *Gustave !* » Il prit Anna par les épaules et l'embrassa sur les deux joues.

« Super », répondit-elle. Elle ignorait de qui il parlait, mais la nouvelle était manifestement bonne. Elle suivit le jeune homme dans l'appartement ; une demi-douzaine de ses amis étaient rassemblés dans le séjour ; tous semblaient ravis.

« C'est grâce à Gustave Bodel que la plupart d'entre nous ont réussi à s'échapper, expliqua Olivier. Il a fait passer clandestinement des centaines de personnes à la surface et sur les blocs de roche. Des milliers, peut-être, en comptant ceux encore en transit.

– Nous venons juste d'apprendre la nouvelle, ajouta Laurent. Il ne figure pas sur la liste des prétendus criminels que la sécurité vestienne veut récupérer, ce qui explique que les autres passagers n'aient pas ébruité sa présence.

– Parfait. » Anna ne savait trop quoi dire. « Je suis heureuse de savoir que votre ami est presque hors de danger.

– Presque ? » Stéphane appréciait peu son manque d'enthousiasme. « Il faudrait que le *Scylla* soit rempli d'ingénieurs s'échinant sur une nouvelle super-arme prête à être déployée dans les trois prochains jours pour qu'on puisse véritablement s'inquiéter du sort de l'*Arcas*… »

Anna n'éprouvait aucune envie d'argumenter et refroidir l'ambiance. L'*Arcas* avait commencé sa décélération en vue de son rendez-vous avec Cérès, mais le *Scylla* maintenait son allure – cette seule stratégie réduisait l'écart entre les deux vaisseaux à vue d'œil, et semblait indiquer que les poursuivants n'avaient pas complètement abandonné toute possibilité d'accoster sur Cérès. Bien sûr, ils pourraient toujours faire demi-tour plus tard, mais le coût énergétique serait élevé…

« Gustave va s'en sortir. » Le ton insistant de Monique sous-

entendait que les capacités de celui qui avait permis à tant de ses camarades d'arriver sains et saufs sur Cérès pouvaient désormais jouer en sa faveur.

« À propos des surfeurs, quelque chose m'a toujours laissée perplexe, avoua Anna. Quand les autorités vestiennes ont su ce qu'il se passait, pourquoi n'ont-elles pas commencé à surveiller davantage les cargaisons ?

– Parce qu'elles n'ont jamais vraiment voulu les retenir, expliqua Céline. Si les Sivadier voulaient partir, eh bien, bon débarras !

– Mais je croyais qu'ils voulaient arrêter les surfeurs.

– Si nous avions tenté d'embarquer à bord d'un ferry, ils n'auraient pas laissé faire, expliqua Laurent. De même que s'ils avaient appris qu'un chef de la résistance se dirigeait vers un bloc de roche, ils l'auraient surveillé comme le lait sur le feu. Mais ils laissaient filer les militants de base. C'était l'alternative : s'exiler par la route la plus longue, la plus dangereuse, ou rester à leur portée à ses risques et périls. »

Anna manqua de faire remarquer que, peut-être, ce Gustave qu'on sanctifiait n'avait somme toute jamais couru beaucoup de risques si les autorités vestiennes voulaient qu'il continue à mener des Sivadier vers l'exil ; elle se retint toutefois juste à temps. Même en dehors des questions de tact, la simple humilité l'aurait obligée à se taire. Quels risques aurait-elle pris, elle, si elle s'était trouvée à la place de Gustave, à l'autre bout de la rivière de pierres ?

« Dans trois jours, dit-elle, je crois deviner qui sera l'invité d'honneur à votre fête de bienvenue. »

13.

Camille plana de la clinique jusque chez elle en prenant le chemin habituel ; elle ne reconnut personne sur son trajet, mais elle se demanda si, parmi ces quidams, il ne s’en trouvait pas d’un tant soit peu plus attentifs qu’elle. Peut-être avait-elle laissé l’impression légère de quelqu’un qui empruntait souvent cette route à ce moment de la journée. La question était alors de savoir si cet écheveau d’observateurs occasionnels était assez resserré pour cerner ses déplacements.

Quand le moment vint, Camille ne disposait d’aucun moyen de s’assurer que les caméras autour d’elle étaient bel et bien bloquées. On lui avait dit que les interférences seraient spécifiques à ces appareils et laisseraient intacts les liens personnels. Le brouillage était sensé s’étendre sur une aire suffisamment vaste pour éviter que les drones de sécurité fondent sur elle dans l’instant ; avec des dizaines de kilomètres de tunnel disparaissant du système de surveillance, la zone de black-out ne devait donner aucun indice sur l’emplacement précis du méfait.

Elle attendit d’être seule pour saisir la corde de guidage et accéléra, se propulsant en avant de façon répétée. Elle dépassa l’embranchement menant chez elle et continua sur environ cent mètres, jusqu’à l’entrée d’un tunnel de maintenance. Un panneau indiquait en lettres rouges que seules les personnes autorisées pouvaient y pénétrer, mais l’habitat labyrinthique des Vestiens comportait des milliers de galeries de ce genre ; le virus graffiti n’avait pas suffi pour inciter le département d’ingénierie à les équiper toutes de trappes à sécurité biométrique. Camille n’eut qu’à se faufiler entre deux chaînes, les écartant de ses mains revêtues de gants en latex pris à la clinique.

Le tunnel faisait trois mètres de large, sans corde centrale ni la moindre lumière. Les robots de maintenance ou les rares travailleurs humains apportaient leur propre éclairage, mais Camille enclencha la vision thermique passive tandis que la lueur du couloir derrière elle s’amenuisait. En infrarouge, les lieux prenaient

l'apparence d'un examen endoscopique, les murs opalescents suggérant les pulsations du système vasculaire de la ville. Elle se laissa descendre jusqu'à pouvoir recourir aux barreaux répartis régulièrement le long du sol, formes froides qui se détachaient sur la chaleur du fond. Des barreaux semblables étaient présents sur chacune des faces de la galerie, de section octogonale. Face à une architecture aussi symétrique, son sens de la verticalité vacilla et une partie de son cerveau choisit de désigner l'axe du tunnel comme le « haut ».

Ayant interdiction d'utiliser ses puces de navigation inertielle, Camille n'avait rien d'autre pour la guider que le nombre de trappes qu'elle dépassait. Aucune d'entre elles ne donnait sur plus stratégique qu'un tuyau de chauffage ; le câble transportant les données du système de radar était situé largement hors de portée d'éventuelles mains baladeuses dans tous les espaces non-protégés comme celui-ci. Toutefois, quand elle arriva à la soixante-treizième trappe, en bas et à sa droite, elle saisit un barreau avant de s'immobiliser puis d'ouvrir le rabat d'un coup sec.

Camille examina les tuyaux luminescents et les fissures plus ternes dans la roche lui faisant face, se remémorant la description orale que Nicolas avait faite du recoin qu'elle cherchait : « Une ouverture triangulaire en haut à gauche, bien au-dessus de la température ambiante. » La roche naturelle dans laquelle on avait inséré ces tuyaux ne s'ajustait pas étroitement autour d'eux, ce qui aurait été le cas si on avait coulé du béton par-dessus. Quelle qu'ait été la précision des robots de percement, il restait un nombre infini d'imperfections et d'interstices imprévus dans l'excavation – effets d'effritement ou chutes de morceaux de roches, loin de la forme géométrique impeccablement ciselée du début. Camille ignorait qui avait initialement cartographié ce labyrinthe de micro-grottes et de tunnels – ni comment ses supérieurs en avaient obtenu la carte –, mais son rôle ne consistait pas à se tracasser pour de tels détails. Son unique objectif : accomplir sa mission correctement, de façon à ce qu'Olivier puisse remplir la sienne en toute sécurité.

La taupe qu'elle extirpa de sa gorge mesurait moins d'un centimètre de long. Elle n'avait comme options d'utilisation que le système de guidage inertiel et les coordonnées en mémoire, mais elle était équipée d'un dispositif de « fonte-sur-effraction » qui n'aurait pas été des plus agréables s'il avait été activé dans son

propre crâne. Elle combattit un nouvel afflux de doutes : *serait-il possible d'identifier la personne qui avait imprimé ce truc ?* Bien que l'appareil n'ait pas été assemblé à partir de composants d'usine, ses matériaux bruts possédaient malgré tout une forme de signature. Là encore, ce n'était pas le problème de Camille.

Elle pinça le ventre de la taupe pour la réveiller et attendit qu'elle gigote – preuve d'un allumage réussi ; après quoi la jeune femme glissa l'appareil dans la fente. Un instant, la taupe demeura quasi immobile dans le recoin, ondulant à peine, puis elle disparut hors de vue.

Camille referma la trappe, fit demi-tour et repartit aussi vite que possible. Elle avait dix secondes d'avance sur le programme – mais cela ne lui donnait que trois minutes avant que les brouilleurs ne soient probablement trouvés et désactivés, rendant ses déplacements visibles à nouveau. Il fallait qu'elle soit chez elle, loin des caméras, sans quoi le logiciel de surveillance repérerait la solution de continuité dans son trajet et la sortirait de la masse pour l'examiner plus spécialement.

Arrivée à proximité de l'entrée du tunnel de maintenance, dans le noir, elle marqua un temps d'arrêt, tendant l'oreille. La vibration d'une corde de guidage que l'on saisissait résonnait dans le couloir. Elle attendit d'interminables secondes, le temps que l'individu passe, puis elle avança… pour reculer à nouveau. Des voix approchaient, avec lenteur. Une lenteur douloureuse.

Blottie dans les ténèbres, Camille vit les secondes s'écouler au coin de son regard. Elle avait à peine deux minutes pour revenir chez elle. Moins de deux. Une et demie.

Les traînards passèrent. Elle attendit qu'ils aient avancé assez loin du tunnel afin d'éviter qu'ils ne fassent pas le lien quand elle surgirait, apparemment de nulle part, au moment de les dépasser. *Une minute*. À quelle vitesse devait-elle s'élancer ? Et comment maintenir l'illusion de l'innocence ? Pourrait-elle ne laisser comme seule impression dans les souvenirs, quand viendrait l'appel invitant chaque citoyen à signaler les déplacements suspects, que celle d'une femme passant comme un éclair en quête manifeste de toilettes ?

Quand elle pénétra dans le couloir, elle sut qu'il était trop tard. Elle s'empara de la corde et accéléra doucement, s'assurant que les gens devant elle sentiraient son approche plutôt que l'instant du

contact ; il était maintenant évident qu'elle ne pourrait arriver chez elle dans les cinquante prochaines secondes sans se muer en un spectacle inoubliable.

Tandis qu'elle se rapprochait des passants, l'un d'eux tourna la tête et la regarda ; une expression neutre mais pas inamicale. Ils étaient six, bavardant, prenant leur temps – pile à la sortie qui desservait son appartement.

Camille ralentit un peu, attendit qu'ils dépassent le croisement, puis accéléra et se rapprocha, essayant d'extraire des bribes intelligibles de leur conversation à voix superposées et pleine de formules familières aux seuls initiés. *Trente secondes.* La durée de vie des brouilleurs n'était qu'une estimation ; elle était peut-être déjà sous surveillance. À moins qu'il ne lui reste quarante, cinquante secondes.

Elle rattrapa le groupe.

« Excusez-moi ! » *Vingt secondes.*

« Oui ? » L'expression de la femme était ouverte, bienveillante : ces gens n'allaient pas la snober et faire échouer son plan. Camille s'imagina un scalpel lui tranchant l'œil pour s'empêcher de pleurer des larmes de gratitude.

« Je vous ai entendu parler de *Pavillons de cristal*, et je me demandais ce que vous en pensiez.

– Vous ne consultez pas les avis des joueurs ? » demanda un homme, plus perplexe que suspicieux.

« Vous savez… » Elle haussa les épaules de façon ambiguë, sans vraiment suggérer, ou alors à peine, que ces opinions pouvaient être truquées. « Je voulais faire un essai d'une journée, mais ça m'est arrivé si souvent de m'emballer pour un jeu, de finir par m'y investir énormément pour me rendre compte au bout d'un mois que ça n'était rien que… » Elle se contenta de nouveau d'un geste évasif. Elle connaissait mal le jargon adapté et craignait de se ridiculiser si elle improvisait.

La femme qui lui avait répondu en premier leva les yeux au ciel, compatissante. « Je connais ça ! »

Camille se détacha de son corps, le dirigea telle une marionnette, lui faisant accomplir les bons mouvements, prenant la parole quand il n'y avait pas d'autre moyen pour huiler l'interaction. Le groupe

d'amis, prêchant sur leur sujet favori, demeura tranquillement sur place. Compte tenu de la vitesse variable de leur avancée, telle qu'elle avait pu la constater, ils auraient très bien pu arriver à ce croisement bien plus tôt au cours du black-out – assez tôt pour tomber sur Camille sur le chemin de retour de son travail et s'être attardés ici avec elle le temps de quelques minutes de conversation. Dans la mesure où elle paraîtrait engagée dans la discussion lorsque les caméras redémarreraient, il restait une chance qu'elle n'éveille pas le moindre soupçon.

Les fans de *Pavillons de cristal* auraient pu faire du prosélytisme indéfiniment, mais Camille aurait paru suspecte si elle ne donnait aucun signe de vouloir passer à autre chose. Dès qu'elle eut entendu assez de détails pour pouvoir prétendre de manière plausible que sa réticence avait suffisamment fondu pour faire un essai, elle remercia le groupe avec chaleur et s'excusa.

Son sourire s'attarda de façon naturelle sur son visage tandis qu'elle se dirigeait à une allure normale vers son appartement ; elle n'avait nul besoin de se composer un nouveau masque pour les caméras. Quand elle referma la porte de son logement, des bribes de louanges flottaient encore dans sa tête à propos de *Pavillons*. La prochaine fois qu'elle tomberait sur ces gens, elle ne pourrait plus simuler : il lui faudrait absolument avoir testé le jeu.

Pas tout de suite, toutefois. Un changement soudain dans ses habitudes d'utilisation des coms, au moment même où un saboteur voudrait vérifier que les serveurs les plus gourmands en énergie ne tournaient plus, serait susceptible de la placer dans quelque groupe de suspects de deuxième niveau susceptibles d'une attention supplémentaire.

Elle se doucha, puis invoqua le calque d'un flux d'actualités qu'elle regarda en mangeant. Pour le moment, tout ce qui se passait d'intéressant avait lieu ailleurs : le résumé des derniers développements dans quelques différends politiques entre plusieurs nations terriennes prit plus d'une demi-heure. Camille s'étonnait toujours d'avoir un jour estimé vital d'être constamment au fait de toutes ces bêtises. La Terre aurait pu orbiter autour d'une autre étoile, pour ce qu'elle se sentait maintenant concernée…

Vers minuit, il n'était fait mention de rien de plus spectaculaire qu'une victoire inattendue dans les ligues de volley. Elle envisagea de couper les flux et de se rendre à l'appartement d'Olivier ; il lui

avait dit qu'il pensait que toute l'affaire serait terminée en quelques heures. Bien qu'une visite à pareil horaire ne soit pas dans leurs habitudes, cela trancherait pas assez dans le bruit ambiant pour la trahir.

C'est alors que les propos du commentateur du flux s'imposèrent à elle : «… suspect mâle arrêté alors qu'il tentait de réintégrer la ville après s'en être pris en surface à une infrastructure vitale. Le département d'ingénierie a confirmé qu'un collecteur solaire avait été déconnecté cinquante minutes plus tôt, mais qu'il avait été possible de puiser dans les réserves énergétiques pour maintenir l'alimentation pendant ce laps de temps, empêchant ainsi l'information sur cet acte de sabotage d'être largement diffusée, ce qui aurait perturbé une réponse opérationnelle toujours en cours. Le suspect va passer une audience préliminaire dans les huit prochaines heures et on s'attend à ce que de nombreux chefs d'accusation soient portés contre lui dans les jours à venir. »

Rien de plus. Pas de nom, pas de visage, pas de vidéos de témoins de l'arrestation ou des déplacements suivants du prisonnier. Alors que le flux passait à d'autres sujets, Camille contempla le flot d'images ; d'abord hébétée, elle se surprit bientôt à jurer à voix basse. Ses épaules commencèrent à trembler mais elle se força à demeurer immobile. S'il s'agissait d'Olivier, au moins était-il en vie. Si c'était l'autre saboteur, tout restait possible.

Elle ne pouvait plus aller chez lui, maintenant : le moment aurait été mal choisi et éveillerait les soupçons. Le manque de détails dans le flux pouvait très bien être destiné à provoquer une réaction. Camille enfouit son visage dans ses bras, essayant de se maîtriser. Si Olivier était libre et en sécurité, il la contacterait dès que possible. En cas d'arrestation, son nom apparaîtrait lors de l'audience préliminaire. Elle n'avait de toute façon pas d'autre option que de patienter.

Allongée sur le sofa, Camille laissa le flux d'actualité ouvert, au cas où quelque nouveau détail serait révélé. *Ça suffit comme ça*, décida-t-elle. Ils avaient pris position, ce qu'il avait accompli était significatif, mais le risque de pousser les choses plus loin n'en valait pas la peine. Mireille était morte, quelqu'un était en prison. Qui que ce fût, le coût était déjà trop élevé. Que les partisans de l'impôt se roulent par terre en triomphant pendant encore dix ans, voire une génération, en attendant que leur ego tombe par hasard sur une

autre forme de glorification plus satisfaisante.

On frappa à la porte, un coup léger et hésitant. Camille sentit le sang refluer de son visage avant de savoir pourquoi ; elle pensa à Laurent, porteur de mauvaises nouvelles. Elle ne put se résoudre à jeter un œil sur l'image de la caméra de sécurité ; elle se propulsa à travers la pièce et ouvrir la porte.

« Je sais qu'il est tard, dit Olivier, mais j'avais besoin d'être avec toi. »

Camille attendit qu'il ferme la porte pour se mettre à pleurer.

« Quoi ? » Il la titillait. « Qu'est-ce qu'il y a ? Ne t'en fais pas pour l'autre, on lui trouvera un bon avocat.

– Il s'est passé quoi là-haut ?

– Pour lui ? Je ne sais pas. Tout s'est déroulé impeccablement en ce qui me concerne. Et même si nous avons échouer à mettre les serveurs de jeu en rideau, quelqu'un finira par mettre en ligne une image de l'antenne fondue, et ça va faire mal.

– Il faut… » La voix de Camille vacilla.

«… maintenir la pression sur ces enfoirés ? Tout à fait d'accord ! » Olivier ancra ses semelles gecko au sol et, sous le coup de l'enthousiasme, souleva son amie dans ses bras. « L'idée même de sécurité sur Vesta n'existe plus. C'est ça qu'ils doivent comprendre. Tout est entre nos mains ! »

14.

« *Arcas,* vous êtes attendus pour amarrage au quai 17. Pouvez-vous confirmer réception de l'axe d'approche ?

– Confirmé. Merci, Cérès. À dans deux heures. »

L'image du capitaine Burton vacilla et s'effaça. Anna avait mal à la mâchoire et se demanda si c'était parce qu'elle avait souri bêtement tout au long de leur entretien. Son Assistant aurait pu s'occuper de toute la procédure, mais qu'elle soit damnée si elle passait ce moment historique à roupiller dans son hamac tandis que les machines échangeaient des données.

« Appel en provenance du *Scylla,* dit l'Assistant.

– Ha ! » Ravie, Anna claqua de la main sur son genou. « C'est un peu tôt pour réserver un quai, à la vitesse à laquelle ils vont.

– Vous répondez ou je m'en occupe ? »

Anna retrouva son calme. « Je prends. »

Le visage d'un homme d'âge mûr apparut, tagué en tant que « Capitaine Vieira ». Il hésitait, peut-être perturbé par la mauvaise synchronisation de leur contact oculaire ; son vaisseau était encore si loin de l'*Arcas* que le décalage temporel était sensiblement plus long.

« Je vous écoute, *Scylla*, l'encouragea Anna. C'est déroutant mais nous allons faire de notre mieux.

– Cérès, j'ai une requête à formuler. À vous. »

Anna faillit sourire : elle n'avait encore jamais eu de conversation s'engageant de la sorte.

« *Scylla,* formulez votre requête, s'il vous plaît. À vous.

– L'*Arcas* se prépare à accoster à votre installation portuaire. Nous avons présenté des documents à la police cérésienne établissant que plus de deux cents criminels de guerre se trouvent à son bord. En conséquence, nous vous demandons de refuser l'accès à l'*Arcas*. À vous. »

Anna résista à l'envie d'émettre un sarcasme. « La police de Cérès a informé l'autorité portuaire que de telles affaires relevaient des tribunaux. Je n'ai aucune instruction m'enjoignant de refuser l'*Arcas*. À vous.

– Cérès, je vous demande de reconsidérer votre position. À vous. »

Anna fronça les sourcils, peinant à trouver ses mots.

« *Scylla*, votre requête est refusée. L'*Arcas* a permission d'accoster. Ce n'est pas négociable. À vous. »

Le visage de Vieira n'afficha aucune surprise à sa réponse. Mais pourquoi suivait-il alors cette procédure, et de façon aussi mécanique ? Espérait-il atténuer la colère d'un supérieur hiérarchique lorsqu'il apprendrait qu'il avait laissé échapper sa proie ?

« Cérès, je tiens à vous informer que nous avons procédé à quelques ajustements sur notre flux de cargaisons en partance. À vous. »

Anna se demanda si elle avait bien entendu, mais la transmission audio était impeccable. Pourquoi sauter ainsi du coq à l'âne ? La menaçait-il *vraiment* d'un bombardement de blocs de pierre dans un accès de colère froide, déplacée et inefficace ?

« *Scylla*, pouvez-vous clarifier la nature de ces ajustements ? À vous.

– Nous avons intégré de nouvelles faces dans l'axe de rotation. Tous les autres paramètres demeurent inchangés. À vous. »

Vieira resta totalement impassible. Anna invoqua un filtre pour masquer sa propre réaction avant même d'avoir bien compris l'implication de ses mots.

Les surfeurs voyageaient sur les blocs de roche, collés sur l'une des faces de l'axe de rotation. Tandis que chacune des quatre autres faces des cubes empaquetés subissait des collisions, les « pôles nord et sud » restaient des endroits sûrs tout au long du trajet.

« *Scylla*, quel est l'objectif de cet ajustement ? À vous.

– Mieux répartir l'usure du rembourrage des cargaisons. À vous. »

À la fin de chaque trajet, on faisait systématiquement tourner les gaines avant leur réutilisation. Le prétexte était à peine crédible.

« *Scylla*, je vous prie de fournir le journal de ces changements. À

vous. » Quoi qu'aient fait les Vestiens, il devrait y avoir encore assez de carburant dans les propulseurs d'attitude des blocs pour effectuer la manœuvre inverse.

– Cérès, nous serions ravis d'accéder à votre requête si vous acceptez la nôtre. À vous. »

Elle sentit ses entrailles se glacer. C'était ce vers quoi la conversation s'orientait depuis le début, mais une partie d'Anna s'était accrochée à l'espoir qu'elle finirait par s'en détourner – que le formalisme exagéré de leurs échanges verbaux aurait rendu impossible l'expression de la menace d'un massacre.

« *Scylla*, nous vous recontactons sous peu. Terminé. » Coupant le lien, elle cria à son Assistant : « Appelle-moi l'Ingénieure des cargaisons ! »

Mira écouta patiemment Anna, qui butait sur les mots. « Peuvent-ils réellement faire ça ? À notre insu, sans notre accord ?

– Les mesures de sécurité ne visent qu'à empêcher toute ingérence par un tiers, expliqua Mira. Les cargaisons sortantes relèvent de la responsabilité de l'expéditeur, jusqu'à ce qu'elles entrent dans l'espace contrôlé par le destinataire.

– Mais s'ils ont envoyé des commandes aux propulseurs d'attitude… ils doivent avoir des journaux qu'on peut consulter ?

– Pas s'ils les ont effacés ou s'ils ont falsifié les données. Une seconde… » Mira détourna le regard, interagissant avec un autre calque. « Je viens d'envoyer des requêtes aux blocs les plus proches. Il faudra du temps pour atteindre les autres. Les journaux que je peux voir sont vides. »

Anna reprit espoir. « Ça veut dire que tout ça c'est du bluff ? Il n'y a eu aucune rotation de blocs ?

– Les journaux ne devraient pas être vides, mais proposer le registre des ajustements ayant centré les faces lors de toutes les collisions du trajet. La seule chose certaine, c'est qu'on les a effacés.

– Merde… » Bien qu'ayant quitté son hamac pour s'ancrer en gecko sur le sol, Anna avait l'impression d'être en chute libre.

« Attendez, dit Mira. Je peux aussi consulter les niveaux de carburant.

– Ils ne peuvent pas les falsifier ?

– Non, sauf s'ils ont prévu ça trois ans à l'avance, quand ils ont

rempli les réacteurs au départ de la cargaison. Je peux interroger directement le matériel et nous saurons quelle quantité aurait dû être consommée pour des ajustements légitimes. »

Anna patienta. *Du bluff, c'est forcément du bluff.* S'ils avaient vraiment voulu poursuivre les surfeurs, ils auraient pu le faire n'importe quand. Le fait qu'Olivier, Laurent et les autres soient en sécurité sur Cérès prouvait que Vesta ne massacrait pas ses ennemis quand ceux-ci s'enfuyaient.

Mira se retourna vers la jeune femme. « Il y a une perte inexpliquée de carburant. Assez pour corroborer leurs affirmations.

– Est-ce que ça prouve qu'ils l'ont vraiment fait ? » insista Anna.

L'ingénieure hésita. « Non. Ils auraient pu utiliser cette même quantité de carburant en faisant des ajustements sans incidence effective. »

Anna s'évertuait à trouver une solution. « Supposons qu'ils aient bel et bien fait tourner les blocs. Quel est le moyen le plus rapide pour identifier avec certitude les faces où se trouvent les surfeurs ?

– La signature thermique est invisible à cette distance. Il faudrait envoyer une sorte de sonde pour faire le tour de la ceinture de cargaison. »

Les collisions avaient lieu à intervalle de quelques jours – chacune, désormais, avait une chance sur quatre de tuer un surfeur. Un sondage prendrait des mois.

« Nous pourrions basculer une paire de faces non-axiales sur l'axe de rotation pour chaque bloc, suggéra Mira. En les prenant au hasard. S'ils les ont vraiment tous tournés, cela ramènerait en bonne position la moitié des surfeurs. »

Anna fut horrifiée – et amèrement tentée. Jouer avec la vie des gens était une chose détestable, mais mieux valait la roulette russe qu'un barillet complet. Sauf que… ils ne sauraient pas de façon certaine s'ils ajoutaient des balles ou enlevaient. « Et s'ils n'ont pas fait tourner les faces ? Ou juste une fraction d'entre elles ? » Le mouvement contraire sauverait la moitié des surfeurs sur les blocs ayant basculé, mais aurait l'effet inverse, sans doute aucun, pour ceux des blocs laissés en place.

« Alors on est coincés, reconnut Mira.

– On doit bien pouvoir faire quelque chose avec les réacteurs, la

supplia Anna. Déloger les blocs de leur orbite afin qu'ils échappent aux collisions ? Les mettre de travers ?

– Il n'y a pas assez de carburant pour la première option. Et on sait que les collisions dont l'impact ne se répartit pas sur toute la face peuvent aussi bien fracasser la cargaison que le rocher auxiliaire. Ça ne laisse qu'une mince chance de survie, à supposer que les capsules restent intactes et que nous puissions les retrouver. Mais encore une fois, si nous faisons ça à quelqu'un actuellement en sécurité sur l'axe de rotation… »

À court d'idées, Anna demeura silencieuse. Si les Vestiens pouvaient effacer à distance les journaux, alors ils avaient sûrement modifié le logiciel gérant les propulseurs afin d'interdire toute commande qu'ils n'auraient pas autorisée au préalable. Un contre-piratage restait de l'ordre du possible, mais à quelle fin ? Sans savoir exactement quels blocs avaient été basculés, il n'existait aucune manœuvre évitant à coup sûr d'aggraver la situation.

« Combien de surfeurs sont en transit, d'après vous ? » demanda Mira.

Il en arrivait désormais un ou deux par jour, mais le conflit sur Vesta s'était envenimé depuis que ces gens avaient fui. « Trois, quatre mille », supposa Anna. Elle commençait à avoir une crampe aux mollets, mais elle resta ancrée au sol.

« Pouvez-vous… négocier quelque chose ? risqua Mira. Peut-être que l'*Arcas* acceptera de remettre les passagers pour lesquels il y a effectivement un mandat d'arrêt ?

– Je vais leur parler. »

Anna appela le capitaine Burton.

« Dites-leur ce que vous voulez, annonça ce dernier. Dites-leur que, quand ils accosteront, nous les attendrons dans le sas sur Cérès, menottés. »

Une promesse de ce genre n'aurait aucune portée. « Vous dépasseriez Cérès pour accepter un abordage par le *Scylla* ?

– Un simple abordage ne les intéresse pas, dit Burton en secouant la tête. S'ils se rapprochent du point où nous ne pourrions plus éviter leurs missiles, ils vont tout simplement nous faire sauter.

– Le risque existe, reconnut Anna. Mais il y a des milliers de surfeurs…

– Ce n’est pas moi qui les mets en danger, la coupa le capitaine. Ma responsabilité va à mes passagers et à mon équipage. Si vous me demandez de me suicider et d’emporter avec moi tous ces gens, permettez-moi de respectueusement décliner cette proposition.

– Que feriez-vous si je vous retirais la permission d’accoster ?

– J’accosterais quand même. Et je ne pense pas que vous ayez le temps de bloquer tous les quais.

– Ce n’est pas nécessaire. Je pourrais verrouiller l’ensemble des sas. »

Anna sentait le battement du sang dans son cou. Elle parlait de claquer la porte au nez de gens venus chercher protection auprès d’elle. Des gens qui avaient *besoin* de cette protection. « Si vous ne pouvez pas débarquer, qu’imaginez-vous qu’il se passe lors du passage du *Scylla* ?

– Vous allez nous abandonner à notre sort ? Vous allez laisser Vesta assassiner huit cents personnes ?

– Vous allez les laisser en assassiner quatre mille ?

– Vous ignorez s’ils bluffent ou non à ce sujet.

– De même que nous ne savez pas davantage s’ils vous aborderaient », répliqua Anna. Personne n’était obligé de mourir. Ils devaient simplement organiser une rencontre pacifique.

« Nous allons accoster, répondit Burton. Adressez-vous à votre conscience pour ce que vous allez faire avec les sas. »

Le capitaine coupa le calque. Anna s’effondra, littéralement, comme sous l’effet d’un coup. Cette décision la dépassait – mais à qui pouvait-elle s’en remettre ? Ce job, c’était le sien, point barre.

Elle ferma les yeux. Olivier ne lui avait pas rendu service en instaurant une proximité en elle et ces gens. Rester en retrait, laisser les Vestiens broyer Camille entre deux blocs de pierre, lui était aussi impossible que pactiser avec ces dernier pour maintenir Gustave au large de Cérès jusqu’à ce que le *Scylla* fasse sauter l’*Arcas*…

Les chiffres étaient sans appel. Sauf si Vieira bluffait. Mais la menace pesant sur l’*Arcas* n’était pas certaine non plus. À toutes choses égales, elle devait protéger les surfeurs. À moins que le capitaine du *Scylla* ait prévu de la duper : ne pas lui transmettre, *in fine*, les données sur la bascule des cargaisons. Mais pourquoi faire une chose pareille ? Pourquoi Vesta chercherait-elle à s’attirer

inutilement l’opprobre de l’ensemble des mondes habités ?

La perspective d’une mise au ban interplanétaire suffirait-elle à les empêcher d’assassiner les fugitifs, dans tous les cas ? Quand bien même Anna accorderait l’asile à l’*Arcas* ? Du bluff, et encore du bluff…

Elle n’avait aucune réponse à ces questions. Et ne pouvait pas en avoir.

« Contacte l’*Arcas* » ordonna-t-elle à son Assistant. L’accostage était prévu dans moins de quatre-vingt-dix minutes.

Burton apparut, visage fermé.

« Est-ce qu’on peut mentir ? demanda Anna. Faire croire qu’on vous a refusé l’accès à Cérès, et faire enfiler à tout le monde des combinaisons spatiales ? L’*Arcas* se place en orbite d’attente, le *Scylla* passe et… fait ce qu’il a à faire… mais il n’y a personne à bord. On vous ramène tous ici, en secret, et on vous cache le temps qu’il faudra pour être sûr que les surfeurs sont en sécurité. »

Si l’hésitation de Burton était évidente, Anna peinait à déchiffrer son expression. La proposition ne semblait pas le faire hurler, pas plus que les dangers sous-tendus par l’évacuation, mais il paraissait avoir quelque chose derrière la tête.

« Entendu, dit-il. On peut faire comme ça. »

Anna chargea son Assistant d’informer le *Scylla* que l’*Arcas* n’accosterait pas sur Cérès, puis lui ordonna de coordonner l’évacuation avec le navigateur du ferry.

Personne ne pourrait quitter l’*Arcas* avant que les moteurs ne soient coupés et le vaisseau entré en orbite autour de Cérès, mais tous devraient se tenir prêts, en combinaison, propulseurs programmés pour mener aux sas de sortie. L’opération ne requerrait aucune compétence spécifique de la part des passagers, pour peu que Burton et son équipage parviennent à leur faire garder leur calme et à les empêcher de commettre des bourdes. Faire passer huit cents personnes à travers les dix sas utilisables prendrait du temps – mais ce n’était qu’une question de patience. Les combinaisons pouvaient maintenir quiconque en vie à la surface sur une période cent fois plus longue si nécessaire.

Anna observa les projections affichées devant elle, la succession ordonnée de huit cents trajectoires filiformes jaillissant du cercle de

l'*Arcas* à la manière d'une étrange toile d'araignée. Elle avait été si proche de refouler ces gens… Mais c'était son travail d'y aller maintenant, de leur faire face, de les accueillir à leur arrivée, en dépit de la honte et de la confusion qui agitaient encore son esprit.

Elle poursuivit lentement sa route dans les couloirs ; nulle hâte, nul besoin de planer. Elle repensa à la joie qu'elle avait lue sur le visage d'Olivier à la perspective de revoir Gustave. Chloé l'avait accusée de chercher une nouvelle famille, mais qu'y avait-il de si terrible à ça ? Elle ne comprendrait jamais véritablement ce par quoi Olivier était passé, mais elle pouvait demeurer à ses côtés et se réjouir de savoir que lui et ses camarades étaient en sécurité, savoir qu'un jour Camille le rejoindrait. Elle ne cesserait jamais d'aimer Sasha, mais…

« L'évacuation a commencé », l'informa l'Assistant. Anna s'arrêta et se tint debout dans le couloir, observant un calque du radar portuaire. La réalité se conformait à la projection, déployant le même magnifique maillage.

« Appel en provenance du *Scylla*. »

Anna s'étonna : elle ne s'attendait pas à une réponse avant que l'*Arcas* ne soit réduit en mille morceaux.

« Je prends », dit-elle.

Vieira apparut. Anna échoua à déchiffrer son expression, mais elle n'avait rien de triomphale.

« Vous avez donc fait votre choix, dit-il. À vous.

– En effet. L'*Arcas* est en orbite. Il n'accostera pas. À vous.

– Nous voyons bien ce qu'il en est vraiment, dit-il sur un ton égal. Vous faites sortir les gens du vaisseau. Vous mettez les criminels à l'abri. À vous.

– C'est faux ! protesta Anna. À vous.

– Qu'est-ce que vous croyez ? la tança-t-il. Nous sommes assez près pour détecter les combinaisons spatiales. Le compte en est pour l'instant à… trente-sept. À vous. »

Le calque d'Anna fit passer le nombre à trente-neuf – il n'était toutefois pas ici question de devinette, mais bel et bien de constat. Burton savait sans doute depuis le début que les choses se passeraient ainsi. Peut-être avait-il évalué – quoi, une seconde ou deux ? – la logistique nécessaire pour procéder à l'évacuation en

faisant en sorte que chaque passager demeure caché du *Scylla*, derrière Cérès, se rendant très vite compte que c'était impossible.

Vieira brisa le silence. « Vous n'avez pas accédé à notre demande. Je suis au regret de vous informer que nous ne pouvons répondre favorablement à la vôtre. *Scylla* à Cérès, terminé. »

15.

Anna observa le flux émanant du robot de surveillance tandis que la tache pâle du bloc de cargaison émergeait du fond étoilé. On avait aperçu les restes du système de survie de la capsule à cinquante mille kilomètres de là, des restes qui ne laissaient guère de doute sur le destin de son occupant – mais l'identification effective était impossible d'aussi loin.

De fines échardes de plastique blanc et de matériaux composites plus sombres enchâssées dans la gaine s'étalaient dans un motif explosé typique des anneaux elliptiques fracturés. Le robot se dirigea vers un point à environ un mètre du centre, s'appuyant sur l'expérience cumulée de la flotte pour déterminer l'emplacement où il était le plus susceptible de trouver des échantillons de tissus. Anna aperçut une petite zone d'éclats d'un gris brillant au moment où le logiciel de traitement d'image le signalait pour analyse ultérieure. Étant donné le décalage temporel, il était rare qu'Anna soit à même de contribuer aux recherches, mais il demeurait bon que quelqu'un regarde par-dessus l'épaule des robots pour les aider lors des cas, peu fréquents, où leurs propres stratégies échouaient.

Ces éclats se révélèrent être exactement ce qu'Anna avait supposé ; la préparation et le séquençage furent terminés en une demi-heure. Il y avait une correspondance unique et sans ambiguïté dans la base de données des marqueurs de parenté : Thierry Rocault, vingt-neuf ans. L'identification fournie par l'ADN était confirmée par la date à laquelle Rocault avait quitté Vesta, qui concordait avec la position actuelle du bloc.

Anna transmit le dossier au médecin légiste chef de l'équipe, pour fin de vérification avant que la famille ne soit informée. Puis elle ferma son calque et chancela un instant, combattant un accès de panique.

Quand la sonnette tinta, Anna consulta l'heure : plus de deux heures s'étaient écoulées, mais elle n'avait aucune idée de ce qu'elle avait fait durant tout ce temps. Elle regarda l'image de la caméra de

sécurité.

« Je resterai là jusqu'à ce que vous me laissiez rentrer », dit Olivier.

La dernière fois, Anna l'avait mis au défi de le faire ; il n'avait pas bougé pendant des heures. Elle ouvrit la porte et s'écarta. Le nouvel arrivant se dirigea vers le sofa où il s'assit.

« J'aimerais que vous veniez à la veillée funèbre.

– Oh, non…

– À vous de voir. Mais je voudrais que vous soyez là.

– Je ne peux pas. Ce serait une insulte à tous ses amis.

– Personne ne voit les choses de cette manière, répliqua Olivier. Croyez-moi, si c'était le cas, je ne vous infligerais pas ça. »

Anna secoua la tête.

« Je ne peux pas, répéta-t-elle.

– J'ai convaincu trois personnes de plus d'abandonner leurs poursuites. Il en reste sept, certes, mais je vais continuer d'essayer. Ces gens expriment leur frustration de ne pas pouvoir à ce jour traîner les Vestiens devant un tribunal, mais tous ceux qui ont accepté d'en discuter avec moi ont fini par admettre que votre condamnation ne leur apporterait aucune satisfaction.

– C'est leur droit le plus strict, répondit Anna. Vous ne devriez pas tenter de les en empêcher.

– Leur droit ? fit Olivier en grimaçant. La seule chose qu'ils parviendraient à faire, s'ils obtenaient gain de cause, serait de rendre Cérès plus vulnérable au chantage à l'avenir.

– Nous avons un terme particulier, ici, pour désigner un échec d'un certain type en matière de bien général – lorsqu'on met en avant le sens personnel de la justesse d'un acte au détriment de la mesure objective du résultat. Cela s'appelle la “vanité morale”. Sur Cérès, c'est la pire chose dont on puisse être accusé. Je pense donc que les plaignants ont de bonnes chances de remporter leur procès.

– Et vous voulez vraiment servir d'exemple ? Vous voulez que d'autres personnes aient peur d'agir comme vous l'avez fait ? »

Anna ne trouva aucune réponse.

« Qu'ai-je donc fait ? Je me suis auto-persuadée que le *Scylla* ne remarquerait pas l'évacuation, que je pouvais sauver l'*Arcas* sans

conséquences néfastes.

– Vous avez pris un risque, dit fermement Olivier, mais c'était le bon.

– Des milliers de gens sont morts, plus que si je ne l'avais pas pris. J'ai vu ce qu'il reste d'eux, étalé sur les gaines des blocs. »

Olivier se mit debout, se dirigeant vers Anna. « Écoutez-moi. Oui, il y a une place pour les algorithmes qui soupèsent des nombres et qui prennent des décisions sur cette base – mais si les hypocrites qui vous accusent de "vanité morale" voulaient vraiment que tout soit géré de cette manière, ils auraient dû laisser le pouvoir à leurs précieux algorithmes et déclarer qu'ainsi, leurs problèmes étaient résolus pour toujours. Si vous aviez refusé l'arrivée de l'*Arcas*, vous n'auriez pas agi pour le plus grand bien : vous auriez détruit, pour vous-mêmes et tout le monde sur Cérès, tout ce qui donnait un sens réel à ces chiffres. »

Anna commença à sangloter. Olivier tendit les bras et la prit par les épaules.

« Je ne sais pas ce que j'aurais dû faire, dit Anna. Je ne sais pas… »

Olivier attendit qu'elle se calme. « Venez dire au revoir à Camille, l'implora-t-il. Vous ne pouvez pas rester ici toute seule à compter les cadavres. Venez écouter l'histoire de sa vie. »

Catalogue numérique

À télécharger gratuitement !

Une autre chanson du futur de Daryl GREGORY
Faire des sciences avec Star Wars de Roland LEHOUCQ
Deuxième personne du singulier de Daryl GREGORY
Sept secondes pour devenir un aigle (nouvelle) de Thomas DAY
La Mère des mondes de Jean-Laurent DEL SOCORRO
Je ne suis pas une légende de Catherine DUFOUR
En sa tour, Annabelle de Claude ECKEN

Bifrost en numérique

Bifrost n° 62 : Hommage à Jacques Goimard
Bifrost n° 64 : Spécial Jérôme Noirez
Bifrost n° 65 : Dossier Christian Léourier
Bifrost n° 67 : Spécial George R. R. Martin
Bifrost n° 68 : Spécial Ian McDonald
Bifrost n° 69 : Dossier Culture Rock et Science-Fiction
Bifrost n° 70 : Spécial Stephen Baxter
Bifrost n° 71 : Spécial Michel Pagel
Bifrost n° 72 : Spécial Ray Bradbury
Bifrost n° 73 : Spécial H. P. Lovecraft
Bifrost n° 74 : Dossier Léo Henry
Bifrost n° 75 : Spécial Poul Anderson
Bifrost n° 76 : Spécial J. R. R. Tolkien

Bifrost n° 77 : Dossier Mélanie Fazi
Bifrost n° 78 : Spécial Ursula Le Guin
Bifrost n° 79 : Dossier Yves & Ada Rémy
Bifrost n° 80 : Dossier Stephen King
Bifrost n° 81 : dossier Pierre Pelot
Bifrost n° 82 :
Bifrost n° 83 : dossier Laurent Kloetzer
Bifrost n° 84 : Spécial Robert E. Howard
Bifrost n° 85 : dossier Thierry Di Rollo

Poul ANDERSON

Tau Zéro
Le Chant du barde
Barrière mentale et autres intelligences
La Saga de Hrolf Kraki
Trois coeurs, trois lions
L'Épée brisée
La Patrouille du temps, l'intégrale
Le Prince-Marchand

Jean-Pierre ANDREVON

La Maison qui glissait
Zombies, un horizon de cendres
Demain le monde

Stephen BAXTER

Gravité
Singularité

Flux
Accrétion
Anti-glace

Ugo BELLAGAMBA

L'École des assassins
La Cité du soleil

Francis BERTHELOT

Forêts secrètes
Carnaval sans roi
Hadès Palace
Le Petit Cabaret des morts

Loïc LE BORGNE

Hysteresis

Leigh BRACKETT

Stark et les rois des étoiles
Le Grand Livre de Mars

Xavier BRUCE

Incarnations

Fabrice COLIN

Atomic Bomb

Thomas DAY

La Cité des crânes
Stairways to hell
Daemone
Le Trône d'ébène
Sympathies for the devil
Sept secondes pour devenir un aigle
Dragon

Michel DEMUTH

A l'est du Cygne

Thierry DI ROLLO

Number Nine
Archeur
Les Trois reliques d'Orvil Fisher

Catherine DUFOUR

L'Accroissement mathématique du plaisir

Claude ECKEN

Le Monde, tous droits réservés
Enfer clos
Le Cri du corps

L'Autre Cécile

Greg EGAN

Zendegi
Axiomatique
Radieux
Océanique

Nicolas FRUCTUS

Gotland

Laurent GENEFORT

Mémoria
Points chauds
Lum'en

Daryl GREGORY

L'Éducation de Stony Mayhall
Nous allons tous très bien, merci
Afterparty

Pierre GRUAZ

Genèse 2.0 : Loin des étoiles

Kij JOHNSON

Un Pont sur la brume

Laurent KLOETZER

Mémoire vagabonde
Le Royaume blessé
La Voie du cygne

Nancy KRESS

Le Nexus du Docteur Erdmann

Roland LEHOUCQ

Faire des sciences avec Star Wars

Ken LIU

La Ménagerie de papier
L'Homme qui mit fin à l'histoire

Karin LOWACHEE

Warchild
Burndive
Cagebird

Xavier MAUMÉJEAN

Rosée de feu

Paul J. MCAULEY

Le Choix

Jean-Jacques NGUYEN

Les Visages de Mars

Jérôme NOIREZ

Féérie pour les ténèbres, l'intégrale
Féérie pour les ténèbres
Le Sacre des orties
Le Carnaval des abîmes

Michel PAGEL

Les Escargots se cachent pour mourir
Pour une poignée d'helix pomatias
Le Cimetière des astronefs

Christopher PRIEST

L'Été de l'infini

Stéphane PRZYBYLSKI

Le Château des Millions d’Années
Le Marteau de Thor
Club Uranium

Richard Paul RUSSO

La Nef des fous
Le Cimetière des Saints

Lucius SHEPARD

Le Dragon Griaule
Aztechs
Louisiana Breakdown
Sous des cieux étrangers
Le Calice du Dragon

Francis VALÉRY

La Cité entre les mondes
Bob Morane : un mythe moderne

Jack VANCE

Le Dernier Château et autres crimes
Les Vandales du Vide

Vernor VINGE

Cookie Monster

Roland C. WAGNER

L.G.M.

Ian WATSON

L'Enchâssement

Peter WATTS

Au-delà du gouffre

Robert Charles WILSON

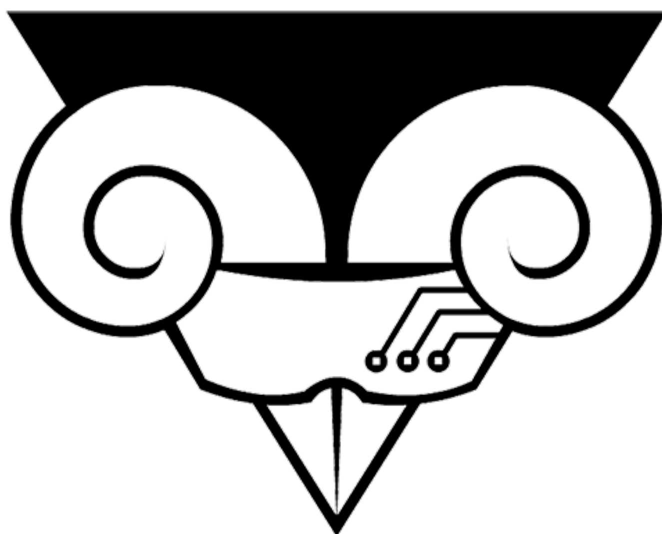
Les Perséides

Joëlle WINTREBERT

La Créode et autres récits futurs

A paraître en numérique

L'Alchimie de la Pierre de Ekaterina SEDIA (février 2017)
Cérès et Vesta de Greg EGAN (février 2017)



e-Bélial'